

Témoignage d'habitants de Warmeriville ayant vécu sous l'occupation allemande

Il s'agit de la transcription des "notes de guerre" de Gabriel et Thérèse Théodore, habitants de Warmeriville. Ces lignes traduisent "de l'intérieur" les souffrances, peurs et privations engendrées par l'occupation implacable d'un ennemi dédaigneux et brutal. Les quelques instants de joie simple qui ressortent de ce récit n'en sont que plus émouvants.

(Les notes de Thérèse comportent quelques "trous" signalés par des crochets [---], mais la force narrative n'en est pas altérée).

Souvenirs vécus de la guerre 1914-1918 par Gabriel Théodore

Je suis né le 31 octobre 1897, à Warmeriville (Marne), où mon grand-père, mon père, puis mon frère Adrien se succédèrent pendant 65 ans à la tête de la plus importante filature de laine peignée de la région Champagne-Ardenne.

J'avais achevé mes études préparatoires aux Arts et Métiers à l'Ecole Saint Jean Baptiste de la Salle à Reims, et n'avais pas encore 17 ans au 1^{ier} septembre 1914, lorsque nous dûmes fuir devant l'invasion allemande avec ma mère et ses huit enfants, mon père étant mobilisé. L'armée française battant en retraite, Infanterie, Cavalerie, Artillerie, Sénégalais (Turcos), accaparant toutes les routes principales, c'est donc à pieds et par des chemins de terre que nous atteignîmes péniblement Lavannes, à 7 kms de Warmeriville.

La nuit tombait déjà, et nous voyions derrière nous les obus allemands éclater aux environs et au-dessus de mon pays natal. Ma mère poussait une voiture d'enfant en osier, transportant ma sœur Claire née en 1913, ainsi que quelques accessoires de cuisine (dont une lampe Pigeon que je conserve) accrochés à la voiture surchargée au point de s'écraser.

Après une nuit passée dans une grange, nous reprîmes le chemin de Reims, toujours à travers champs. Arrivés dans cette ville le 2 septembre après-midi, nous nous sommes rassemblés dans la cour de la maison de champagne Alphonse Harmel, sur le bord du canal, à proximité du pont de Fléchambault.

Les quatre gamins couchaient à même le sol, sous les voitures à chevaux des cultivateurs ayant évacué les Ardennes ou la Marne avec ou avant nous. Ma mère et les quatre gamines avaient eu la chance de trouver un gîte à proximité dans la famille Detourbe dont le mari était mobilisé avec mon père, lequel fût renvoyé dans ses foyers, sa mission de G.V.C. (garde-voies de communications) terminée. Vu ses charges de famille, il était justement affecté à la gare de Warmeriville où les Allemands pénétraient le 2 septembre 1914.

C'est ainsi que la famille se retrouva au complet dès le 3 septembre à Reims. Le 4 septembre, les premiers obus allemands tombent sur la ville déjà encerclée de toutes parts. J'étais avec René Thiry dans la rue de Vesle à Reims ce jour-là au moment de ce premier bombardement.

Un obus est tombé sur un magasin de chaussures en face le Grand Bazar. La fusée arriva entre les rails du tramway, nous n'avons pas pu la ramasser, tellement elle était brûlante. Un obus suivant est tombé sur l'imprimerie du journal "Le progrès de l'Est" rue de l'Université, non loin de la Place Royale, projetant d'énormes rouleaux de papier au milieu de la rue, un rond-point existe maintenant à cet endroit. Nous nous réfugions dans les celliers Alphonse Harmel dans lesquels plusieurs obus fracassent des centaines de bouteilles sans faire de victimes. Les vapeurs de champagne, mêlées à la fumée des explosions, rendent l'air irrespirable et nous devons remonter dans la cour, quels qu'en soient les risques.

En arrivant aux caves Alphonse Harmel, nous avons vu un motocycliste allemand, entouré de badauds, il surveillait tranquillement le pont du Canal et ses abords, sans se soucier du bombardement qui continuait. Au début, les gens le prenaient pour un Anglais. Il ne disait pas un mot, se bornant à chasser du geste les gens qui voulaient stationner sur le pont ou ses abords, en repoussant de la crosse de son fusil ceux qui s'approchaient trop de lui ou du pont.

Le 5 septembre, monsieur Léon Harmel vient nous proposer à mon frère Pierre (15 ans 1/2) et à moi, d'essayer de regagner Warmeriville en vélo pour juger de la situation et de l'état des lieux. Nous prenons la route nationale redevenue libre en rencontrant les premiers Allemands à Witry-les-Reims. Ils font la pose au bord de la route, buvant le champagne à la bouteille, allongés autour de phonographes trouvés dans les maisons bordant la route. En arrivant à hauteur du village de Caurel, se découpant sur une hauteur, nous voyons trois cavaliers qui nous observent à la jumelle. Ils tirent dans notre direction en nous faisant signe d'arrêter, ce que nous faisons. Deux des trois cavaliers (ce sont des Uhlans à la schapska bien connue) arrivent au galop à travers champs, le troisième restant en attente tout en nous observant avec ses jumelles.

Ils nous fouillent et nous posent la question, "Wohin?". Ayant fait trois ans d'Allemand à mon école de Reims, j'arrive à leur faire comprendre que nous regagnons Warmeriville en leur montrant les trois hautes cheminées de l'usine Harmel à l'horizon, " Los " (allez) répondent-ils, et ils s'en vont.

Monsieur Léon Harmel et les deux frères Téo sont ainsi les tous premiers à réintégrer notre village où deux vieux seulement étaient restés : le père Bois et le père Simonot. Nous les découvrons au café Détouches en faisant le tour du village, entièrement désert et silencieux. Le 5 septembre après-midi, l'horloge de l'église qui sonne les heures est seule à troubler ce silence de mort, tandis que de nombreux bestiaux errent en liberté dans les rues.

Le soir, monsieur Léon Hamel place mon frère Pierre chez l'un des deux concierges, Dupuis, et moi chez l'autre, Dorbon. Je trouve quelques restes de pain sec et de fromage dans un buffet, ce sera mon souper. Je m'allonge tout habillé avec une lampe Pigeon allumée dégageant une faible lumière, cependant assez forte pour attirer l'attention d'un convoi hippomobile allemand venant de la direction de Reims. C'étaient des voitures pleines de blessés dont certains hurlaient de douleur. Un gradé et deux soldats entrèrent d'un coup d'épaule dans la maison et après avoir mis des cartouches dans leurs fusils et le revolver du sous-officier, me demandèrent la route du Châtelet. Je ne les comprenais pas. Pour m'aider à comprendre, ils firent manœuvrer les extracteurs de leurs fusils et me dirent prendre place à côté d'un conducteur de voiture qui me montra, avec sa lampe de poche, une carte où était entouré

Le Châtelet, (à 8 ou 10 kms de Warmeriville), je lui dis que je pouvais le mettre sur la bonne route et ils m'emmenèrent avec eux jusqu'à Isles-sur-Suippe où je leur indiquais " Gerade Aus " (tout droit). Ils me firent descendre en pleine nuit et je rejoignais ma loge de concierge en longeant les rives de la Suippe, en plein bois, par des sentiers que tous les gosses du village connaissaient. J'éteignis ma lampe pigeon et me rendormis, après avoir barricadé la porte fracturée. Mon frère, dans sa loge chez Dupuis, nettement à l'écart de la route, ne se doutait pas de la nuit que j'avais passée !

La bataille de la Marne était commencée, un roulement de tonnerre ininterrompu se prolongea jour et nuit pendant 4 ou 5 jours. Entre temps, j'étais reparti à Reims en vélo prévenir toute la colonie Harmel que le village était intact, et qu'ils pouvaient y rentrer, l'usine pouvant tourner.

Le deuxième soir, j'ai voulu aller dormir tranquille sous les massifs de la machine à vapeur infestés de puces qui m'obligèrent à réintégrer ma loge.

J'eus la surprise d'y trouver deux miches de pain noir allemand et plusieurs boîtes de sige allemandes à peine entamées, des Allemands étant entrés en mon absence. Mon ravitaillement fut ainsi assuré pour deux ou trois jours. Mais, dès le 7 septembre, les premiers réfugiés commencent à rentrer, nous permettant ainsi de regagner notre maison où notre famille vient de revenir, toujours à pied. Les jeunes enfants et les handicapés firent la route du retour juchés et entassés sur des chariots à chevaux de l'usine Harmel et de quelques cultivateurs. La plupart de ces derniers, partis avec chevaux et voitures, s'étaient éloignés plus vite que nous et se trouvaient déjà à l'arrière des lignes Françaises lors du déclenchement de la bataille de la Marne ceux-ci ne rentrèrent au village qu'en 1918-1919.

Le 8 septembre, le canon de la Marne tonne toujours, jour et nuit, c'est un roulement ininterrompu. Un grand convoi allemand arrive l'après-midi, c'est l'Etat Major du 4^{ième} Corps. Pendant 4 ou 5 jours, les chevaux sont restés attelés aux voitures parmi lesquelles beaucoup de fiacres, sans doute volés à Reims. Incertains sur l'issue de la bataille, les officiers se tenaient prêts à reculer de nouveau en cas de besoin et d'un instant à l'autre. Puis ce fût le silence et le front resta figé pendant quatre ans devant Reims et sur les hauteurs des Monts de Champagne (Casque, Cornillet, Têton) dont les noms eurent maintes fois les honneurs des communiqués. Le 10 septembre, les Allemands s'organisent et installent une "Etapenkommandantur" à la mairie. Ils font annoncer dans le village qu'il est interdit d'en sortir de jour comme de nuit, chacun devant être rentré chez lui à 7 heures du soir. Les vélos, armes de chasse ou autres, doivent être déposés dans les 48 heures à la mairie sous peine de mort.

Tous les hommes de 17 à 65 ans doivent se faire inscrire à la Kommandantur pour y recevoir une carte d'identité allemande et plus tard, tout le monde y passera, enfants et grandes personnes. Le détail et la composition de chaque famille doivent être affichés à l'extérieur de chaque logement.

La Feldgendarmerie, qui a aussi un P.C à Warmeriville, fait des rondes à toute heure de la nuit et contrôle l'âge et l'identité de chacun dans son lit s'il est déjà couché.

Chaque matin à 7 heures, rassemblement et appel de tous les hommes valides sur la place de l'église, et dans la ferme Pocquet où ont été réunies les vaches restées au pays, il y en avait 80 au début. Tous les hommes étaient donc disponibles y compris, mon frère et moi. Nous fûmes affectés avec une dizaine d'autres à l'entretien et à la traite des vaches, matin et soir. D'autres équipes allaient dans les champs amplement garnis encore de betteraves fourragères et sucrières, ces dernières furent arrachées et chargées en gare par trains entiers à destination de l'Allemagne jusqu'en avril 1915. Un chef vacher polono-allemand était chargé de la surveillance de la reproduction des vaches et des porcs.

Un autre était responsable de la laiterie où après avoir mis de côté chaque jour 15 à 20 litres de lait complet pour l'Offizier-Kasino (annexe de la Kommandantur) écrémait le reste pour faire du beurre. Le lait écrémé était récupéré pour les blessés qui arrivaient de plus en plus nombreux dans le Lazarett installé dans les écoles communales qui restèrent ainsi fermées pendant 4 ans ½, le beurre étant officiellement réservé aussi au Lazarett. De nombreux morts étaient inhumés tous les jours, une musique militaire et un piquet de soldats en armes les accompagnaient, trois salves étant tirées en l'air à chaque inhumation. Il doit y avoir environ 3000 soldats allemands inhumés au cimetière militaire spécial aménagé à côté du cimetière civil de Warmeriville.

Au jour de mes 17 ans, je fus recensé comme mécanicien du fait que j'avais appris la mécanique à l'école de Reims et affecté à la Landwirtschaffliche-Sacherstandigkeit" Deutsche Feldpost 349. Bon gré, mal gré, je suis devenu maréchal ferrant apprenti d'abord et en titre ensuite. Nous étions une vingtaine de civils dans le même cas avec autant d'Allemands. Au bout de 3 mois je ferraiss tout seul, sans l'aide de personne, les petits chevaux des Uhlans, bien habitués à se laisser faire sans trop de ruades. Nous étions payés 2 marks 40 par jour. Notre atelier avait été installé dans un grand bâtiment de la filature Harmel d'où les Allemands avaient préalablement sorti les métiers en ferraille. Nous rentrions à la maison midi et soir.

Les Parents avaient un grand jardin et pouvaient élever des lapins tant que dura notre séjour à Warmeriville (il n'en fut plus de même par la suite, hélas !).

La majorité des civils inaptes à la " ferrallerie " était dirigée, après chaque appel du matin, les uns aux betteraves, les autres sur les voies de garage de la gare où commençaient à arriver des trains entiers de gravier et de ciment qui devenaient sur place des calottes de casemates avec meurtrières pour mitrailleuses.

Ceux de la maréchalerie étaient souvent appelés en renfort au déchargement du gravier ou du ciment, deux hommes devant décharger à la pelle un wagon de gravier par demi-journée. On voyait aussi des colonnes de porteurs de sacs de ciment, en chapelet, (10 porteurs, 1 soldat en arme), transbordant des milliers de sacs de ciment de grands wagons de chemin de fer dans des voitures à chevaux qui prenaient la direction du front une fois la nuit venue. Plus tard, un réseau Decauville s'est organisé, tirant 15 à 20 wagonnets de gravier ou de ciment jusqu'à proximité du front. Une véritable gare régulatrice fut installée, avec horaires et itinéraires, à destination du front, pour le transport des blessés, malades, permissionnaires, troupes de relève etc.

Les rames ne roulant que la nuit. Nous devions pousser à la main des wagonnets lourdement chargés de calottes de casemates, gravier, ciment, barbelés, caisses de grenades, jusqu'à la gare régulatrice à voie de 60 en pleins champs, et cela à 1 km du lieu de déchargement des grands wagons de 20 tonnes à voie normale. Il y avait aussi une équipe de confectionneurs de gabions en osier et branchages. Il fallait faire un gabion de 1 m 50 x 1 m 50 à l'heure sous peine de n'être pas payé (0 mk 40 pfoenigs par gabion). Une autre équipe raclait la boue dans les rues du village, défoncées par un immense trafic de voitures, quand il n'y avait pas de boue à racler, l'équipe aménageait des trottoirs surélevés avec bordures en troncs de sapins mis bout à bout. Un peu plus tard, une salle de la filature Hamel fut dévastée et nettoyée pour faire place à une scierie actionnée par l'une des deux machines à vapeur de 400 CV de la filature.

Il y avait aussi au hameau de Ragonnet un abattoir de corps d'armée qui recevait les bêtes sur pieds. On abattait par jour 30 à 40 bœufs ou 60 à 80 porcs, ou 120 à 150 moutons. Une équipe de civils creusait d'immenses trous destinés à recevoir tous les abats, têtes et pattes comprises.

Mon frère Pierre y fut employé et ramenait des musettes entières de langues de moutons, parfois même une demie tête de porc. Par la suite, la pénurie aidant, les Allemands récupérèrent tout ce qui pouvait l'être.

J'oublie un évènement qui s'est déroulé vers le 10 septembre. Mon père avait jugé bon, avant l'exode, d'enterrer dans une boîte en fer nos plus précieux bijoux de famille, colliers, bagues, montres et chaîne en or, etc, avec un vieux revolver. Un dimanche pendant midi, nous avons vu un groupe de trois ou quatre Allemands franchir le grillage et sonder la terre à l'aide d'une longue tige de fer pointue. Sans oser pouvoir dire un mot à cause du revolver et de la peine de mort, nous les avons vus exhumer la précieuse boîte et s'en partager le contenu en se congratulant de joyeuses et vigoureuses tapes !

Tout au début, pensant intimider les aviateurs français qui commençaient à papillonner, les Allemands hissaient sur leur cantonnement, d'anciennes charrues à un soc pouvant grosso modo être confondues avec un canon anti-aérien. Le résultat fut exactement à l'inverse de leurs idées. Les "Luitabwehrkanone" qui attiraient plutôt la foudre furent redescendus. C'est aussi à ce moment-là que toutes les maisons civiles dont des fenêtres donnant sur le chemin de fer furent obligées de les murer totalement avec des planches fournies gracieusement par les Allemands.

Dès novembre 1914, ils entreprirent de labourer les terres à betteraves pour y semer du blé. Notre atelier eut à remettre en état des centaines de brabants. Un civil tenait un brabant entre les mains pendant que deux soldats en selle et quatre chevaux pratiquaient de très longs sillons de plusieurs kilomètres, sans s'occuper du bornage ni de l'assolement. De nombreux accidents se produisaient, chaque fois que des brabants heurtaient des bornes et nous en avions parfois 20 qui attendaient d'être réparés. Ils se mirent aussi un jour à curer les écuries et les granges où le fumier atteignait 50 cm de hauteur et plus. Dans certaines écuries, les chevaux devaient baisser la tête pour y entrer. Avec cet excellent fumier où nous trouvions aussi quantité de champignons, ils préparèrent avec la main d'œuvre civile un terrain de 20 à 30 hectares où ils récoltèrent, en 1915 de magnifiques carottes, laitues, tomates, concombres etc.

J'ai aussi omis de relater au début que huit jours après l'arrivée des premiers Allemands, tous les cafés et maisons de commerce dont tous les propriétaires étaient partis, avaient été totalement dévastés. Les treize débits de boisson de Warmeriville n'existaient plus. Nous avons été incontestablement plus brimés en 14-18 qu'en 40-44. Ni journaux ni poste, ni train, ni vélo, 4 ans sans pouvoir se rendre au village voisin, appel tous les matins et midis, déportement massif d'hommes. Rien d'autre, ni vin, ni café ni le moindre vêtement en 4 ans, ni chaussures sauf sabots de bois. Il n'y eut pas de ravitaillement jusqu'en 1916, époque où la Croix Rouge américaine a pu envoyer un peu de lard, sucre et lait condensé. Personne ne pouvait sortir après 19 H. Trois hommes d'Isles-sur-Suippe (à 1 km de Warmeriville) tentèrent en 1915 de gagner les lignes françaises : deux y réussirent, et le troisième, un nommé Billard, fut tué dans les réseaux de barbelés. Cette nouvelle ne fut connue à Warmeriville qu'en 1918.

La première nuit de Noël fut copieusement fêtée par les Allemands en 1914. A ce moment-là, ils ne manquaient encore de rien et n'avaient, pas encore épuisé le produit de leurs rapines dans les régions occupées, ils étaient sûrs de leur victoire. Nous avons été réveillés en pleine nuit par des cris, des chants, et surtout des salves de mitrailleuses et de fusils. La fête recommença dans, la nuit du 10 janvier et celle du 11 janvier 1915 avec un branle-bas plus important et en plus des chants "Deutschland Uber Alles" et Heil Kaiser der Im Siegerranz, c'était le Kaisersgeburtstag", notre surprise fut totale, bien plus que celle du Noël précédent.

Papa avait été désigné comme seul et unique responsable de l'usine Harmel totalement arrêtée depuis le 10 septembre 1914. Les Allemands ne connaissaient que lui, ils venaient souvent à la maison, exigeaient telle ou telle fourniture, parfois avec menaces.

Le hasard fit, que je me retrouvai dans la même situation chez D.D en 1940-44. De temps en temps, les Allemands amenaient quelques prisonniers français et les enfermaient dans les sous-sols de l'usine où Papa, à l'aide d'un passe-partout, parvenait parfois à les contacter. Il nous rapportait des journaux français que nous lisions en cachette.

J'ai été surpris un jour par un "feldgendarme" alors que j'en faisais un chapeau avec, lequel je déchargeais un wagon de gravier. J'ai eu le temps de faire dire à Maman de brûler les autres. Quelques instants plus tard, le "feldgendarme" arriva et fit une perquisition en règle, en pure perte, Maman tremblait de peur. J'ai eu droit à une sérieuse raclée au retour de Papa à midi à la maison. Le journal en question était l'Excelsior, abondamment illustré de photos.

En 1914, l'armée française se composait, je crois de l'Active avec 3 ans de service la Réserve Active astreinte à des périodes de 28, 13 et 7 jours entre 22 et 40 ans d'âge, la Territoriale de 40 à 48 ans. Avec ses 8 enfants, Papa était d'office en Territoriale, et affecté "aussi près que possible" de son domicile. Il était mobilisé à la gare de Warmeriville d'où, avec les bonnes grâces de son chef de poste, le sergent Garitant, il revenait souvent dîner le soir à la maison avec permission de nuit une semaine sur deux. Garitant tenait un café à Reims, au coin de la rue Gerbert et du Barbâtre, juste en face l'entrée de mon école. C'est là que Papa se trouva libéré et "renvoyé dans ses foyers" le 2 septembre 1914. Jeanne naquit le 21 mai 1915, je crois me rappeler que ce jour-là, Papa nous avait condamné la porte de la maison et nous avait fait dire d'aller déjeuner chez monsieur Bazillon, locataire d'un des deux logements voisins, pour le soir, nous avions trouvé l'entrée de notre maison libre.

Les intrusions d'avions français avec quelques bombes de ci de là, s'ajoutant aux bombardements de l'A.L.G.P française (Artillerie Lourde à Grande Portée) amènent les Allemands à construire de très solides abris en béton armé. En prélude à l'offensive de Champagne de 1915, les Français s'acharnent sur le nœud ferroviaire de Bazancourt (à 5 kms de Warmeriville) à coups d'obus de 380, dont les éclats retombent sur Warmeriville. J'en ai conservé un, retrouvé fiché dans un arbre du jardin.

On entend d'abord l'éclat de l'obus, puis quelques secondes plus tard, le coup de départ faisant trembler les vitres comme le font les bangs des avions à réaction. Un abri bétonné s'est construit chez le père Mathias, un cultivateur voisin évacué en septembre 14.

Les Allemands y acceptent les civils du voisinage à chaque alerte sur Bazancourt ou sur Warmeriville où les Français commencent à envoyer du 155 long avec certaines précautions pour les civils : on entend le premier obus siffler dans l'air, mais jamais il n'explose, on a 4 à 5 minutes pour se mettre à l'abri. C'est ainsi qu'un jour, Maman et les petits se précipitent chez Mathias. Papa étant à l'usine et moi malade à la maison à peine arrivée, Maman réalise qu'elle a oublié Jeanne dans son berceau, car elle avait une terreur folle des bombardements depuis celui de Reims. A peine arrivés à l'abri avec elle, on entend un 75 tomber et éclater dans le voisinage. Je sors immédiatement et aperçois, un nuage de fumée et de poussière sur l'emplacement de la maison de Guillaume Lapin à 30 mètres et dans la même ligne de tir que notre maison. J'ai couru voir ce que devenait Guillaume Lapin. Je l'ai aidé à sortir d'un amas de plâtras et de lattes, pratiquement intact, à part un peu de sang qui lui perlait sur le visage, au nez et aux oreilles. La maison était ratatinée à 100%.

Au préalable, j'avais été récupérer Jeanne dans son berceau et l'avais remise à Maman. Le premier blessé civil que je vis à Warmeriville, et j'avais déjà vu des centaines d'Allemands, était un déporté du Nord cantonné avec une centaine d'autres dans la caisserie Harmel Frères, qui eut un pied enlevé par un éclat d'obus à quelques mètres de notre maison. Avec Pierre et son gardien allemand, nous l'avons entré dans le chartil (actuellement bureau P.T.T. de Warmeriville) en attendant l'ambulance allemande que son gardien est allé chercher à l'hôpital, installé dans les écoles de Warmeriville.

Petit à petit, nous nous installons dans l'occupation avec l'idée que la guerre ne finira jamais. Cette idée s'affermait avec l'insuccès des Allemands à Verdun en février 1916, et l'offensive des Français déclenchée dans la Somme le 1er juillet 1916. Il n'y a plus de commerce, plus d'argent, et les communes impriment des bons communaux dont le principal usage est de régler les mini-livraisons du ravitaillement américain : lard, lait en boîtes, sucre, farine, représentant environ 15 francs par personne et par mois. Ceci explique le faible volume de ravitaillement. Notre mère se débrouille fort bien avec sa basse-cour: elle dégraisse les boyaux de lapins et nous fait des tripes avec les estomacs. A chaque occasion, nous volons de l'avoine aux Allemands pour nos bêtes, et aussi à partir de 1916, du blé que nous transformons en farine avec le moulin à café.

Pierre continue à resquiller à l'abattoir de Ragonnet. De plus, Maman s'est proposée pour laver le linge d'un chef d'équipe, boucher allemand du nom de Faust, particulièrement correct et affable. Faust nous amène chaque samedi soir, la nuit venue, tantôt un filet de bœuf, tantôt un gros morceau de porc en guise de paiement de son lavage. Il est notre fournisseur le plus apprécié, comme je l'étais au début de l'occupation quand j'étais affecté avec Pierre à la traite des vaches, ce qui nous permettait de temps à autre de voler un litre, de lait ou un peu de beurre. Maman nous avait fait des poches profondes et renforcées, pouvant contenir chacune un litre de lait inaperçu sous nos amples pèlerines noires.

Dans le courant de 1916, les Allemands réunirent un premier groupe d'hommes de 18 à 45 ans pour les emmener dans les Ardennes et les occuper à la culture et à l'élevage, la totalité de ces deux activités étant dirigée par les occupants. Les cultivateurs n'avaient, plus ni champ ni bétail à eux. Pierre fit partie de ce premier groupe de déportés que les Allemands ramenaient en permission à Warmeriville environ une fois par mois. A 50 ou 60 kms, à l'arrière du front, ils se sentaient un peu plus libres et pouvaient mieux se débrouiller qu'à Warmeriville, chaque village n'étant occupé que par 3 ou 4 soldats. Il leur était facile de mettre la main sur un mouton ou un cochon. Par contre, Warmeriville était submergé d'occupants, avec plusieurs généraux et leurs Etats-Majors, un camp d'aviation avec 25 à 30 appareils, un très beau canon anti-aérien en acier bronzé et sculpté, don de la ville de Hanovre et baptisé "Archibald" en relief sur la culasse, un P.C de Feldgendarmérie, une Feldpoat principale, un Hopital, un Kasino, un abattoir de Corps d'Armée, un terrain de sports, un EnrLilauaungbade, et toujours 1000 à 1500 soldats au repos.

Nous avons eu l'honneur de visites princières, Grand Duc de Bade, Roi de Bavière, Prince de Saxe, donnant, lieu à des prises d'armes et défilés militaires, dont les Allemands sont si friands. Le Kronprinz est aussi passé une fois à Warmeriville, mais pour n'y coucher qu'une nuit, on ne le sût que le lendemain. Au printemps 1917, les Allemands commencèrent à réaliser que la guerre n'était pas tout à fait gagnée pour eux.

La pression des Alliés se faisait de plus en plus sentir sur le front de Laon à Arras, ainsi que je le relate dans un petit carnet commencé le 24 mars 1917 au jeudi 29 mars, et interrompu par mon départ de la maison le 17 avril 1917. Sans en donner les raisons exactes, les Allemands évacuent jusqu'à un certain âge. C'est ainsi que je me retrouve tout seul à la maison le samedi 24 mars à 19 heures : toute la famille a été embarquée avec les trois quarts de la population, sur un train formé spécialement à la gare, avec 30 kilos de bagages par grande personne.

Samedi 31 mars, à l'appel de 7 heures, tous les hommes de l'atelier auquel j'étais affecté (3 de Warmeriville : Petit, Coutul et moi, plus 12 de Bazancourt) devront se trouver lundi matin à 7 heures avec du linge de rechange et 20 kilos de bagage à l'atelier, bien que celui-ci ait été partiellement détruit par un récent bombardement, plusieurs obus français étant tombés sur l'usine Hamel. On nous fait monter dans des voitures à chevaux et on nous conduit à Neuflize où les Allemands ont réinstallé un autre atelier, dans la filature Pâté. Les métiers à filer ont été cassés et évacués en ferraille. L'atelier flambant neuf : 4 foyers de forge avec enclumes, dont un pour moi, tours, perceuses, scies à ruban, raboteuses, etc. Une partie de l'atelier est baptisée Landwistoha:tslische Reparatur Werkstatt.

L'autre partie se dénomme Artillerie Inatandsetzung Werkstatt. Le premier atelier s'occupe de ferronnerie, charronnage pour l'agriculture, l'autre des réparations de canons avec outillage spécial pour rectifier l'âme des canons accidentés. Nous ferrons des roues, des moyeux et des flèches de voitures. A un moment, on nous fit allonger à chaud des essieux de canons pris aux Russes pour les amener à la longueur des essieux de canons allemands.

C'était très pénible et j'invoquais une vague douleur à l'estomac pour être exempté de ce travail. Résultat : 15 jours de cellule à la prison "Arresthaus" aménagée dans les cases d'une ancienne porcherie de Neuflize. Je recevais un demi pain allemand et un broc d'eau par jour et rien de chaud du matin au soir. On m'avait enlevé et consigné : cache-nez, bretelles, lacets de chaussures, couteau, montre et porte-monnaie (le tout me fut rendu).

Mais la vie était moins confortable que chez les braves gens de Neuflize, monsieur et madame Cailly, âgés de 75 et 79 ans en 1917, qui s'étaient fait inscrire à la mairie pour héberger les "axpüm, expulsés" de Warmeriville, car c'est ainsi qu'on nous appelait. Les bombardements d'avions se faisaient plus fréquents; les gardiens de prison évacuaient à chaque alerte les prisonniers allemands au Flugerdeakung en me laissant tout seul dans ma cabane à cochons où je sifflotais ironiquement à la fin de chaque alerte quand les gardiens revenaient renfermer leurs prisonniers allemands, ce qui me valut 2 semaines de prison en plus. (Quand on a 20 ans, on s'habitue vite à dormir sur la planche, même en hiver, sous une mince couverture).

Dans la nuit du 15 au, 16 avril 1917, les avions français sont venus à 10 ou 12, ce qui était beaucoup à l'époque, bombarder et incendier le branchement et la boulangerie de corps d'armée du Chatelet, à 2 km de Neuflize. Quelques bombes s'égarèrent aussi sur la gare allemande de Neuflize construite de toutes pièces sur une ligne aménagée tout spécialement pour doubler celle de la vallée de la Suippe, de plus en plus exposée aux bombardements terrestres et aériens. Une bombe tomba aussi sur l'atelier d'artillerie voisin du nôtre. Mais les Allemands y avaient aménagé un "Flugerdeokung " à 10 mètres sous terre dans la craie. Français et Allemands y descendaient en vitesse le long d'un grand mât comme ceux des sapeurs-pompiers. Notre sous-officier, le sergent Schmitz, avait une trouille terrible et abandonnait tout sur son bureau, y compris sa veste et son ceinturon dans lesquels je dérobaï une fois son porte-monnaie (avec 55 marks), son poignard (que j'ai toujours), sa pipe, son tabac, cigares et cigarettes, je m'étais enfui avec lui, mais j'étais revenu pendant le bombardement, flairant l'aubaine.

Un jour, une violente explosion de soudure à l'acétylène tua trois Allemands et deux prisonniers anglais qui réparaient les canons à 20 mètres de nous. Des obsèques grandioses eurent lieu auxquelles on nous fit assister, et dont j'ai conservé des photos prises par un Allemand à l'église et au cimetière de Neuflize.

Au printemps 1918, Pierre vint me rejoindre sur l'intervention d'un pasteur allemand que nos Parents avaient sollicité à Yoncq.

Ce pasteur, lieutenant Leistner, qui devait être un très gros propriétaire terrien en Allemagne, avait remarqué que Pierre et moi dépendions de la même unité agricole et du même secteur postal : (Deutsche Feldpost 349). Il fit admettre Pierre comme jardinier au château de Neuflize, résidence permanente du général d'armée (la famille Pâté, propriétaire, était en exode depuis septembre 1914). Pierre couchait et mangeait avec moi chez les bons vieux Cailly qui avaient accepté d'héberger, à leurs risques et périls, les deux "Zuivilarbeiter" dépendant de l'unité allemande. Cette qualité de "Zuivilarbeiter" nous donnait droit à une carte postale par semaine que nous devions écrire au crayon (pour pouvoir être gommée par la censure allemande), et sans jamais donner d'autre adresse que celle du secteur postal. Quelques unes de nos cartes parvinrent à nos Parents dont nous avons ignoré le lieu de résidence exacte pendant plusieurs mois et réciproquement. La plupart de nos cartes ont été retrouvées dans les corbeilles à papier de la Kommandantur à la libération de Neuflize, en début 1918.

Début avril 1917, et sous prétexte d'épargner aux civils les risques des bombardements, les Allemands firent évacuer les habitants de la rue du Haut sur la rue du Bas. En réalité, c'était la même tactique qu'à Warmeriville : il leur fallait de plus en plus de logements pour loger les troupes qui affluaient du front russe où un armistice avait été conclu à Brest-Litowsk.

La rue du Bas était, parallèle à la rue du Haut et à 50 mètres de distance environ. Prévoyant qu'un jour ou l'autre il faudrait déguerpir, j'étais parvenu à fabriquer en cachette une solide voiture à bras avec la complicité d'un charron des Ardennes qui se trouvait avec nous, et dont j'ai oublié le nom.

Je sortis le châssis par pièces détachées au cours des soirées de l'hiver 1917-18, et je me risquai, une fois, en pleine nuit, malgré le couvre-feu, à sortir d'un coup l'essieu et les deux roues démontés en douce sur un vieux fiacre de Reims qui trainait dans la cour de notre atelier. Le 9 octobre 1918, le sergent Schmitz nous prévint que nous devions nous présenter le 10 au matin à l'atelier, avec des effets et provisions pour un voyage de plusieurs jours. Pierre considéra, ou feignit de considérer, que cet ordre le concernait aussi. C'est alors que nous nous risquâmes à arriver le 10 au matin avec notre voiture à bras sur laquelle nous avions chargé les sacs à dos que Maman nous avait confectionnés, plus une grosse malle à couvercle bombé que j'ai toujours dans le grenier.

Nous emportions également nos maigres rations de ravitaillement américain linge et vêtements de rechange, nécessaire de toilette, et tout ce que nous avions de plus précieux : notamment un veston à chacun sur lesquels Maman avait remplacé les trois boutons, de devant par des louis d'or dissimulés par le drap noir qui les recouvrait.

A l'atelier, on nous fit démonter d'urgence les ventilateurs et foyers de forges. Le tout fut embarqué sur des voitures avec toutes les machines-outils et placé sur un train de wagons à plateaux qui nous attendait en gare de Neuflize. Nous avons pu embarquer notre voiture à bras et son précieux chargement. Nous sûmes plus tard que les Français avaient percé le front de Reims. Notre convoi mit deux jours et deux nuits pour atteindre Aubigny-les-Potées. A cet endroit tout fut déchargé sur ordre d'un officier d'artillerie qui réquisitionna le train pour embarquer ses deux batteries, et ses artilleurs en direction du Front. Pendant ces deux jours et nuits passés sur le train, nous avions droit à la "roulante" des Allemands. Au menu orge perlée cuite avec de petits morceaux de porc, nous n'avions jamais si bien mangé depuis le départ de Warmeriville.

A Aubigny, nous nous installâmes sous un pont de chemin de fer, à proximité d'un champ de chaux. Kukenbuch, de Bazancourt, qui avait pu embarquer une grande bassine galvanisée, installa celle-ci sur un grand feu de bois, et nous y fîmes cuire des choux avec de l'eau du ruisseau voisin.

Au moment de "servir", chacun des 20 "Zuvilarbeiter" fut invité à déposer une noisette de graisse sortie de la petite boîte que chacun portait constamment sur lui ou dans son sac. Je n'ai jamais remangé d'aussi bons choux ! Le deuxième soir, on nous ramena sur la grand' route, et on nous enferma dans une ancienne ferme, sans porte ni fenêtre, mais il y avait un gros dépôt de foin dans la grange où nous nous couchâmes. En pleine nuit, des Allemands traversaient le village en poussant devant eux des troupeaux de vaches et de moutons. L'un d'entre nous put agripper un mouton et l'amener prestement dans la grange où Petit, de Warmeriville, le saigna séance tenante. Et le lendemain ce fut le grand festin !

Après 3 ou 4 jours passés à Aubigny, notre convoi allemand, avec ses chevaux et voitures chargées de l'important matériel et outillage de l'atelier de Neuflize, reprend sa route vers l'est, en direction de Rocroi.

Nous atteignons cette ville à la chute du jour pour une courte halte au cours de laquelle nous avons droit au menu de la roulante allemande, c'est-à-dire de nouveau : orge perlée avec de petits morceaux de porc cuits ensemble et un pain allemand pour six. J'ai eu la chance d'accrocher clandestinement ma voiture à bras derrière une voiture à 2 chevaux, car la nuit, tombe rapidement. Pierre tient la voiture, et moi je m'allonge et m'endors sur nos ballots et ceux de quelques collègues de Bazancourt. La nuit est noire et pas trop froide. L'arrêt de la voiture me réveille : nous sommes arrivés à Fumay sur la Meuse. Nos anges gardiens nous font entrer et coucher dans les usines Pied-Selle entièrement nues car toutes les machines ont dû être embarquées. Allongés sur la paille dans laquelle des chevaux avaient couché avant nous, nous nous endormons dans l'odeur du crottin malgré la présence d'anciens boulons de scellement de machines que nous sentons à travers la paille des chevaux.

Réveil au petit jour, on nous ramène au convoi où j'ai le dépit de constater qu'on m'a volé mon sac à dos avec tout ce que j'avais de plus précieux : effets vivres et quelques papiers et photos de famille. Nous repartons vers Haybes-Village, presque rasé en août 1914, et Villerzie-le-Rienne où nous entrons en Belgique pour faire une halte de nuit à Gédinne et coucher sous les voitures. Le lendemain, café "schmalz" à la roulante avec ce qui nous reste du pain de Rocroi. Nous repartons vers la frontière allemande, et refaisons halte à Haut-Fays où les Belges nous recèdent, avec réticence, un peu de leur beau pain blanc que nous mangeons comme des gâteaux.

Les convois allemands, de plus en plus nombreux et de plus en plus désordonnés, suivent la même route que nous. Depuis Neuflize, le bruit du canon ne nous a pas quittés. Les Français doivent talonner les Allemands de plus en plus près, et l'armistice est proche, sinon déjà signé ? Le 12 novembre, nous commençons à voir les soldats ne plus obéir aux officiers qu'ils ne saluent plus. Le 13 au matin, plus un officier n'est en vue. Les Belges nous disent qu'ils ont acheté des vêtements civils pour échapper à la colère et à la révolte des soldats. Ceux de notre Kommando ne bronchent pas et continuent à nous garder sous un hangar, sans rien dire de ce qui se passe. Le 14 novembre, les troupes qui se replient en désordre, mais parfois musique en tête, nous crient : "Waffenstillstand" (armistice) est signé, et que les Français sont à la frontière belge.

Le soir même, nous décidons d'essayer de nous sauver en direction de Sedan, à travers bois, l'opération réussit malgré quelques coups de fusils tirés probablement sans conviction par nos gardiens. Une fois sur la grand' route de Bouillon, nous nous trouvons noyés dans deux flots de sens différents : les Allemands allant de France vers l'Allemagne, et des Français, civils et anciens P.G, (ceux-ci ont connu l'armistice avant nous) rejoignant Sedan. Pierre et moi, nous nous couchons le soir dans un hangar plein de paille d'orge non battu, au faîte d'un grenier, après avoir ramené l'échelle avec nous. L'orge est déjà souillé d'excréments laissés en souvenir par d'autres ayant fait comme nous la nuit précédente. "Tant pis, dit Pierre, ça sent la m..... mais il est tard, il fait nuit et il faut dormir "

Le 15 novembre au petit jour, nous redescendons notre échelle et remettons pieds sur la route. Les Belges qui nous avaient défendu de coucher dans leur orge, nous donnent quand même du vrai café, avec du vrai lait et une grande tartine de beurre, ces trois denrées étant inconnues pour nous depuis au moins deux ans. Nous reprenons la route de Bouillon de plus en plus encombrée d'Allemands en débandade et de Français, civils et militaires (ex P.G.) regagnant la France. Un peu avant le lieu-dit Fond de Givonne, nous ne croisons presque plus d'Allemands.

En y arrivant nous rencontrons les premières troupes françaises qui rassemblent dans la mairie ou l'école les derniers Allemands faits prisonniers. Vers 17 H, nous arrivons à Sedan après avoir traversé Bouillon sans histoire. Pierre ne tient plus debout et décide de s'arrêter à la Crèmerie "Chantecler" où les habitants l'acceptent pour y passer la nuit. Je poursuis seul ma route pour atteindre péniblement Wadelincourt où je pense trouver une famille Aubert évacuée de Warmeriville, en effet, ils sont tous là. Je m'effondre à mon tour et suis réconforté avec du singe et café que les soldats français partagent avec les civils. J'ai convenu avec Pierre que j'irai au plus vite à Yoncq pour rassurer nos Parents, et que je viendrais le rechercher.

Arrivé à Yoncq le 15 novembre après-midi, c'est la joie des retrouvailles, mais nos Parents sont devenus squelettiques. Les enfants ont mieux tenu le coup parce que moins soucieux, et peut-être aussi plus résistants à la famine. Leur intérieur est minable.

Mais ils sont libérés du 10 novembre et peuvent maintenant manger à leur faim, grâce aux vivres que leur ont distribués les Américains qui ont libéré ce secteur. Mes Parents ont eu l'honneur d'avoir à leur table le neveu de Théodore Roosevelt, haut gradé de l'armée américaine qui avait entendu prononcer le nom de Théodore dans le village de Yoncq. J'ai fait la route à pied de Haut-Fays à Bouillon avec des sabots de bois et du sac à ciment en guise de chaussettes. A Bouillon, un P.G. anglais, voyant le gros bobo que j'avais sur le dessus du pied, m'a fait cadeau de sa deuxième paire de chaussures armée anglaise. Mon mal de pied s'envenime et se creuse. Je dois rester deux jours allongé avant de repartir à pied chercher Pierre à Sedan à 23 ou 25 kms. Heureusement, l'aller et retour ont pu être faits, en partie à bord de camions militaires français qu'il fallait escalader en courant derrière, dans la montée des cotes, où ils ralentissaient à 8 ou 10 kms à l'heure, j'ai pu ramener ainsi Pierre dans la même journée. La guerre était finie pour nous, bien qu'ayant été ramassés et recensés à Sedan par le Recrutement Français qui nous prévint d'une convocation imminente à la caserne après un mois de repos. Pour le moment, nous n'étions ni l'un, ni l'autre aptes au service armé, parce que trop faibles de constitution.

En compulsant mes "Zivilarbeiterposkarten", je retrouve trace de l'unique permission dont j'ai bénéficié en décembre 1917, alors que Pierre n'était pas encore avec moi. Flanqué d'un garde du corps armé de pied en cap, j'avais mis deux jours pour atteindre Yoncq, après avoir dormi une nuit dans les souterrains de la gare de Sedan, en attendant un train qui devait nous conduire à Raucourt, de là avec mon garde, nous avons gagné à pied Yoncq distant de 5 à 6 kms. J'avais pu bourrer mon sac à dos de pommes de terre en rondelles, séchées, que j'avais pu faucher un jour dans la baraque attenante à la roulante des Allemands. Maman était très heureuse de cette aubaine qui l'aida à assurer ma subsistance, en plus de celle des autres, pendant les trois jours de mon séjour à Yoncq.

Mon garde du corps rejoignit Neufelize le lendemain pour venir me rechercher le surlendemain. A son retour, il nous explique avoir eu beaucoup de chance d'être venu à Yoncq : une bombe d'avion était tombée son gourbi, d'un côté de la Grande Rue à Neufelize, et il avait retrouvé son "châlit" en haut du toit de la maison de l'autre côté de la rue cependant très large à cet endroit!

A ce sujet, j'écrivis à Yoncq le 30 Décembre 1917 être bien rentré dans la même journée, en ajoutant que les familles Bourdon et Marmyth (sous-entendu les avions) donnaient toujours de leurs nouvelles.

Petite anecdote sur le sens d'organisation des Allemands :

Au cours de l'été 1918, une épidémie de dysenterie se déclara dans le village. On fit défiler toute la population, soldats, gradés, habitants de Neuflize et Déportés Civils, à la Kommandantur. De là, par détachements de 10, on embarquait tout le monde, y compris l'abbé Alexandre, curé du village, dans un pré où chacun devait présenter sa carte d'identité allemande à un infirmier, celui-ci délivrait à chacun une soucoupe en carton et un étui en bois contenant un petit tube de verre muni d'un bouchon faisant corps avec une petite spatule. Chacun recevait l'ordre d'aller dans un coin du pré, déposer au moins un centimètre cube d'excrément sur l'assiette et de revenir reprendre sa carte d'identité. L'infirmier prélevait délicatement une parcelle d'excrément à l'aide de la spatule qu'il introduisait ensuite dans l'étui en bois, avec le numéro de la carte d'identité.

Les 22 déportés passèrent en dernier lieu avec numéros d'ordre au-delà du chiffre de 1500. Trois des nôtres furent déclarés contaminés quelques jours plus tard et embarqués sur l'hôpital de Rethel d'où ils ne sont jamais revenus (j'ai oublié leurs noms). Pour notre "dizaine" qui fut déclarée saine, c'est Petit de Warmeriville qui se chargea seul de garnir les 10 soucoupes pendant que j'attirais l'attention du gardien ! Petit était le plus costaud, il était mon "frappeur à devant" à la forge, il semblait le plus valide et le plus sain de tous. Cet "évènement" est brièvement relaté dans une carte de la Feldpost adressée le 30 décembre 1917 à mes Parents à Yoncq, j'y retrouve que l'opération a été renouvelée trois jours de suite.

Autre idée de l'esprit d'organisation des occupants : pour établir nos cartes d'identité avec des adresses exactes et précises, il fallait des noms de rues et des numéros. C'était chose faite au début de l'année 1915, c'est ainsi que notre maison de Warmeriville était au n° 29 Hindenburg strass ! Tous les gros bonnets de l'armée allemande avaient leur rue, y compris le Kaiser, le Kronprinz, Bismarck, Moltke, etc.

Fonctionnement de la Feldpost allemande

Emmené à Neuflize le 5 avril 1917, je n'ai pu écrire ma première carte que le 16 mai, sans pouvoir dire où j'étais. Cette première carte est arrivée à Yoncq le 9 juin, et Maman y a répondu le 23 juin, mais je n'ai jamais reçu sa carte. La première carte reçue de Maman était datée du 23 août et m'accusait réception de trois de mes cartes reçues ensemble le 2 juillet. En un an et demi, je n'ai reçu que 6 cartes et une photo de famille de mes Parents. Le 10 août 1918 j'ai commencé à parler de la présence de Pierre à Neuflize, en signalant que la dernière carte de Maman était datée du 23 janvier 1918. Nous sommes ainsi restés sans nouvelles de nos Parents du 23 janvier 1918 jusqu'au jour de notre retour à Yonoq, le 15 novembre 1918 pour moi et le 19 novembre pour Pierre.

Dès notre retour à Yoncq, Papa s'occupe de nous trouver une activité à Pierre et à moi. Je crois me souvenir que Pierre fut envoyé à Deville pour voir ce que devenaient la tante Gabrielle et Simone, et s'enquérir de leurs besoins. Quant à moi, je fus bombardé d'office secrétaire de mairie, aux côtés du maire de l'époque, le père Drouet, qui n'avait absolument rien fait depuis quatre ans sur le registre d'Etat-Civil. Je le mis à jour de mon mieux à l'aide de bouts de papier ayant tenu lieu de brouillon.

Mes fonctions à la mairie me valurent un jour de recevoir un avis de recherche pour un adjudant aviateur, Moreau ou Legros (?), porté disparu au cours des derniers combats aériens avant l'armistice. J'ai battu la campagne en tous sens pendant 5 ou 6 jours, et finis par retrouver le corps de l'infortuné, la tête trouée de part en part par une très grosse balle. Des pillards étaient passés avant moi, sans rien signaler, et avaient volé tout ce qu'il portait sur lui, y compris ses chaussures. Je pus lui enlever ses chaussettes marquées E L et un petit carré de chemise aux mêmes initiales. J'enrobais le tout dans un morceau de sa fourrure chauffante, et portais mon colis à Autrecourt où cantonnait une escadrille d'aviation. Un sous-officier prit le paquet et me dit qu'il allait s'en occuper, mais je n'en ai plus jamais eu de nouvelles !

Mais 10 ou 15 jours plus tard, je reçus à la mairie un numéro du Petit Parisien avec une annonce de recherche, et l'adresse de la famille de l'adjudant Legros, du côté de Paris. J'écrivis, et deux jours après, le frère de l'adjudant est arrivé et s'est occupé de rapatrier les restes de son frère. Il me remit le tout premier billet de 100 francs que je n'aie jamais vu.

Un peu plus tard, je reçus un avis de la famille d'un commandant, tué en 1914, pour retrouver, exhumer et rapatrier le corps de cet officier. Chose étonnante, il s'était bien conservé dans sa capote imperméabilisée, et les personnes qui vinrent le reprendre purent reconnaître les traits de son visage. Il avait été inhumé en hâte, en août 1914, sans cercueil avec de nombreux autres tués. Au bout de quelques semaines, Pierre rentra de Deville et nous partîmes ensemble à pied jusqu'à Sedan, puis de Sedan à Isles-sur-Suippe dans un camion militaire escaladé en voltige dans la côte de Torcy. Ce n'est qu'en arrivant à Isles que le chauffeur et son aide s'aperçurent de notre présence, lorsque nous avons frappé la paroi du camion à grands coups de poings.

Arrivés à Warmeriville, presque encore inhabité, nous avons eu un coup au cœur en découvrant notre maison complètement détruite, hormis le formidable blockhaus aménagé par les Allemands. Ce blockhaus existe toujours, le génie militaire ayant déclaré que, si on le faisait sauter, les rares maisons du village restées debout risquaient de s'effondrer. Il faut dire qu'aussitôt mon départ en avril 1917, notre maison avait été désignée comme siège de l'Etapenkommandantur. Ultime consolation : la vieille petite maison du père Bois qui nous servait de remise et fourre-tout depuis une dizaine d'années était restée debout. A l'aide de planches récupérées dans les ruines du voisinage, nous édifiâmes un châlit à deux étages pour Pierre et pour moi, et un plus simple à l'intention des éventuels visiteurs. Le premier de ceux-ci fut l'abbé Marcel Geysel, habillé en soldat, qui venait faire un tour au pays. Il nous vida ses deux musettes de provisions, et nous laissa le reste de son bidon de pinard. A nous trois, nous fîmes un festin de roi !

Un peu plus tard au premier des sept ou huit voyages qu'il fit pour le rapatriement de la famille, Adrien nous amena quelques sordides éléments de mobilier, avec Marie juchée sur la carriole tirée par la mule américaine.

Cette mule avait été abandonnée à Yoncq par les Américains parce qu'elle avait eu "un tour de longe". Nous récupérâmes un vieux poêle "flamand" dans le grenier de la vieille maison, qui devait être celui de l'arrière grand-père Jean-Baptiste Pilardeau. Marie put alors jouer à plein son rôle de cuisinière et ménagère, et petit à petit, aménager les trois pièces de la maison pour les rendre à peu plus habitables. J'étais donc seul avec Marie qui avait élu domicile chez le cher cousin Abbé Drouart, jusqu'au retour de la famille à Warmeriville.

Entre temps, Papa avait été rappelé à Paris par monsieur Léon Harmel pour s'occuper des dommages de guerre, tandis que Pierre et moi étions appelés à faire notre service militaire. Adrien m'a précisé récemment que la filature Harmel a partiellement, et momentanément retravaillé pendant quelques mois. Cela est d'autant plus exact que Papa et monsieur Léon Harmel m'avaient chargé d'organiser un moulin à farine clandestin dans l'ancienne salle de conditionnement, le "sauçage". J'utilisai deux gros cylindres provenant de l'atelier de cardage, puis plus tard un vrai moulin à farine que monsieur Léon Harmel avait eu l'heureuse idée de racheter à Mazuet, le meunier d'Isles-sur-Suippe, au lendemain de la déclaration de guerre, en même temps que cent quintaux de blé qui furent stockés dans les bureaux de l'usine.

C'est ainsi que pendant plusieurs mois, les gars du Val-des-Bois purent trouver du pain à la boulangerie coopérative. Les restrictions sur le pain ne se firent sentir qu'au début de 1915, alors que toutes les autres denrées alimentaires étaient devenues introuvables au début de septembre 1914. Toutes les boutiques avaient été pillées à l'arrivée des Allemands, alors que leurs propriétaires s'étaient enfuis et n'avaient pas pu rentrer. Pierre faisait donc son service militaire au 35ème R I à Belley. Moi, je le fis d'abord au 156ème R.I d'où ma qualité de mécanicien me valut d'être muté 48 heures plus tard à l'entretien des moteurs de la Manutention Militaire, dépendant de la 6ème Section du C O A à la caserne Locht à Châlons sur Marne, je devais y être muté comme "garde-mites" jusqu'à ma libération, 6 mois plus tard.

Ce séjour à l'armée, avec une nourriture abondante et copieuse, par rapport à celle de l'occupation, me permit de récupérer intégralement les forces perdues pendant quatre années de privations.

Avec la naissance de Jeanne en 1915, et d'Yvonne en 1920, l'effectif de la famille Théodore atteignait son maximum (père, mère, et 10 enfants) au moment de mes projets de mariage. C'est aussi en 1920 que j'ai commencé ma série de stages chez les différents constructeurs de matériel de bonneterie à Troyes à La Courneuve (Seine), et à Couvet (Suisse), avec l'intention de diriger la section "bonneterie" que la filature Harmel installait, à Signy l'Abbaye avec une partie des dommages de guerre de la filature du Val-des-Bois. Ce fût en Suisse que je reçus l'ultimatum de mes futurs beaux-Parents qui avaient rêvé et décidé de marier leur fille unique à un cultivateur. Je devais me trouver un emploi aux abords immédiats de St Mesmin ou renoncer à Elmire qui ne voulait personne d'autre que moi.

Après avoir obtenu l'accord de monsieur Pierre Saucourt-Harmel et lui avoir trouvé mon remplaçant, je me suis engagé chez DD en janvier 1923. Monsieur André Dore me fit poursuivre et compléter ma formation en m'envoyant en stage dans les Teintureries de Troyes : Marot, St Julien, Milleret, Filatures Audresset (poil de lapin) à Louviers (Eure), Leblan et Dellebart-Mallet à Lille, et à la filature de Guebwiller (Alsace). J'ai accompli tous mes stages et tous mes déplacements à mon corps défendant, sans jamais recevoir d'aide pécuniaire. Partout où j'entrais, sur recommandation de la maison Harmel, je faisais mes essais d'ajusteur-mécanicien avant d'être embauché et rétribué comme n'importe quel autre ouvrier. Seuls, les stages patronnés par la maison Doré furent rétribués par cette dernière, ma présence dans les usines concernées se bornant à voir et à noter. Prise de fonction chez DD en mai 1923, après 3 années de stage en France et en Suisse. Ma première tâche et mise à l'épreuve fut d'aller attendre (3 jours) au Havre, un détachement de vingt ouvrières polonaises, avec des difficultés inouïes dans le métro St Lazare gare de l'Est, un certain nombre de voyageuses ayant prévu de m'échapper pour se faire "une carrière" à Paris !

Notre mariage fut célébré à St Mesmin le 31 mai 1924 avec monsieur et madame André Dore, monsieur Pierre Saucourt-Harmel et sa fille Marguerite, comme principaux invités. J'avais connu Elmire à Warmeriville en 1920, au mariage d'André Martin et d'Hélène Leduc, tous deux originaires de Warmeriville, auquel nous étions elle et moi invités. Notre fille Monique ne vint au monde que le 6 janvier 1937 la suite des bons conseils d'ordre médical que monsieur et madame Alliot nous fournirent très aimablement.

Il me reste maintenant à rassembler tous les documents que je possède pour faire un historique de l'exode de 1940 et de la période d'occupation 1940-44, très fertile aussi en évènements de toutes sortes. J'aimerais qu'Adrien en fasse le commencement, couvrant la période du 10 mai 1940 à fin juin 1940, car j'ai beaucoup à dire sur mon activité aux Grès de 1940 à 1944.

Mon journal

Voici le bref journal que j'ai tenu en 1917, à mon retour de la gare de Warmeriville où j'avais accompagné la famille qu'on embarquait d'office dans le train pour les Ardennes avec 3 ou 400 habitants.

Samedi 24 mars 1917

Aussitôt la cruelle séparation à la gare, je suis revenu tristement à la maison vide et silencieuse comme une tombe. Le chien Cartouche, lui aussi est triste et hébété, le chat : insensible. Ils seront mes deux seuls compagnons pendant les longues soirées à passer seul. J'ai rangé le plus gros de la maison. A 10 heures du matin, j'ai bu un peu de café sans rien manger, n'ayant aucun appétit. Ces messieurs Léon Harmel et Pierre Saucourt qui avaient été les seuls autorisés à rester sur le quai jusqu'au départ du train, sont rentrés vers 11 H. Ils avaient appris que les réfugiés étaient dirigés sur les environs de Raucourt et que le départ s'était bien passé. A midi, je suis allé déjeuner chez monsieur Bazillon qui a été assez aimable, contrairement à son habitude.

On annonce dans la rue un appel à 14 H pour tous les civils restés au pays : hommes, femmes, enfants de tous âges. Le bruit court que nous ne resterons pas longtemps ici, tout le laisse prévoir. D'ailleurs les journaux allemands annoncent un avancement notable des Alliés dans le Nord sur un front de Laon à Arras. Il serait à souhaiter que les Français arrivent ici sans coup férir. La population civile restante, soit environ une centaine de personnes, envie le sort des habitants des régions récemment libérées par les troupes françaises. Je vais porter la "Kolnische Volkszeitung" à monsieur Léon Harmel qui m'a paru très abattu à son retour de la gare.

A l'appel de 14 H, ils n'ont fait que prendre les noms de ceux qui étaient restés au village. A 18 H, souper chez monsieur Bazillon avec monsieur Aubert. Chacun se demande si et comment nos familles sont arrivées à leur nouvelle destination car la nuit s'annonce froide. J'ai porté, après l'appel, des effets sans grande valeur au "Magasin Communal". En rentrant, Franz m'attendait à la porte, il avait été à Novy sans pouvoir y rencontrer Pierre. Cependant il a pu trouver quelqu'un qui lui remettra la commission, il m'a assuré y retourner bientôt. Dans cet espoir, j'écris une grande lettre à Pierre lui annonçant notre départ en lui confiant mon désarroi, il y a 12 pages bien remplies.

Je voudrais bien que Pierre revienne bientôt en permission car l'isolement où je suis me paraît très cruel surtout qu'hier matin toute la famille était encore là, faisant grand bruit dans la maison. Mais maintenant, rien, rien, le poêle qui ronfle et le chien qui pleure sont les seuls à troubler le silence. Toutes les personnes chez qui je suis allé ont été très aimables pour moi, cela m'a un peu réconforté. Chez madame Richard, même empressement qu'ailleurs, sauf que le pantalon de velours qu'on devait me faire est encore à l'état de coupon.

Pressentant que je ne resterais pas longtemps seul dans cette grande maison, j'ai emballé beaucoup d'affaires, linge, vaisselle etc, jusqu'à minuit et demie, en ce moment il est 2 heures du matin et je tombe de fatigue, mes doigts s'engourdissent, je vais arranger mon lit et me coucher. Jusqu'ici, pas encore de soldats chez nous mais deux hussards de la mort sont venus inscrire le nombre de pièces et de places. Enfin, il me faut profiter de la nuit, peut être la dernière que j'ai à passer dans un bon lit Je pense aux enfants qui vont peut être passer la nuit dehors du côté de Sedan. Ces dernières lignes sont écrites sur la couverture de mon lit, il est 2 H ½ du matin. De gros camions à bandages pleins en acier passent sans arrêt dans la rue avec un bruit assourdissant. Je n'en puis plus et tombe sur mon oreiller. Demain, si je suis encore là, je continuerai à relater les faits de la journée.

Dimanche 25 mars 1917, 10 heures du soir

Aujourd'hui messe à 8 H à la Chapelle, aussitôt je me suis rendu avec monsieur Pierre Saucourt et Emile Horny chez monsieur Alphonse Harmel pour mettre un peu d'ordre. Nous y avons été tenus toute la journée à y préparer l'installation de monsieur Pierre Saucourt, seul aussi, qui va être expulsé de chez lui.

Des prisonniers de guerre français qui travaillent à l'arrière du front allemand, sont venus se faire désinfecter et épouiller dans la cour de l'usine. Ils ont tous faim et réclament des couteaux, du tabac, des vivres etc. Chacun se fait un devoir de leur porter ce qu'il peut et vers 13 H ils repartaient contents, la musette bien garnie, en nous disant qu'ils en avaient pour longtemps.

Voilà déjà trois jours que nous sommes séparés et toujours pas de nouvelles des nôtres. Nous serions cependant bien heureux de pouvoir leur faire parvenir des légumes et provisions qu'ils n'ont pas pu emporter, mais rien à faire pour le moment. Ce soir, j'ai reçu l'ordre de me trouver demain matin à 7 H à l'équipe des champs. Travailler un peu me distraira et puis, il faut de l'argent, on en aura tellement besoin après la guerre ! J'avais à transporter pendant midi deux paniers de linge et de menus objets précieux à mettre à l'abri chez monsieur Aubert qui est très charitable pour moi. Nous faisons toujours bon ménage avec la famille Bazillon. Franz n'est pas revenu ici, la grande lettre qu'il devait emporter à Pierre est toujours là. Georges Gallet qui est resté à la laiterie, m'apporte tous les jours 5 litres de lait de beurre avec lesquels je fais un bon fromage. Le chat est disparu depuis 2 jours, un bon garçon l'aura, volontairement ou non, pris pour un lapin ? Petit à petit la gaité revient avec l'appétit.

Lundi 26 mars 1917

Ce matin je me suis rendu à l'équipe de culture sur la place. Ils nous ont envoyé charger des pommes de terre à la gare à proximité d'un groupe de PG Français qui déchargeaient des barbelés. Nous avons pu remplir leurs musettes de pommes de terre ; ils étaient très contents et nous ont dit qu'en France on ne manquait de rien et que la guerre serait finie cette année. Puissent-ils dire vrai ! Woirgny, avec son brassard noir, blanc, rouge, est venu inscrire les poules, lapins et aussi le chien pour lequel il faudra de nouveau payer 15 marks. J'y ai renoncé. Il y a eu des nouvelles à la mairie au sujet des émigrés, mais elles sont si peu claires qu'il est inutile d'en parler. Nous savons seulement que nos familles sont arrivées à bon port, sans plus. Je n'ai toujours pas de soldats chez nous, c'est un miracle !

Mardi 27 mars 1917- 22 H

Ce matin, appel au vaguemestre, on nous a emmenés aux champs pour épandre du fumier, il faisait un froid de canard.

L'après-midi, nous avons compté 13 ballons captifs allemands en l'air sur le front de Reims. En rentrant le soir Franz m'attendait avec le journal que je ne peux plus aller chercher, étant trop loin et trop surveillé. Il m'a annoncé la mort de son copain que nous surnommions "Le Parisien" et qui ressemblait tant à Ernest Courtois, il a été tué à Bazancourt par un éclat de 380. Ce dernier m'avait promis d'aller à Pont Maugis et aux environs pour essayer d'avoir des nouvelles vraies de nos familles. Le journal annonce de nouveaux progrès des Français du côté de La Fère, ils ont pris deux forts en franchissant l'Oise au nord de cette ville et à plusieurs endroits. On espère toujours être délivrés cette année, mais c'est long tout de même ! Ma culotte de velours est finie, j'irai la chercher demain, il en reste encore de quoi faire deux pantalons, m'a fait dire madame Richard. Le pillage est en cours dans la rue Volante, les hussards enlèvent jusqu'aux rideaux des fenêtres, derrière eux, c'est la ruine. Chez nous, rien d'anormal jusqu'ici.

Mercredi 28 mars 1917

Rien d'important aujourd'hui, hormis le pillage qui continue : meubles, linge, literie, vaisselle, tout y passe ! Que vont-ils faire de tout cela ? Où l'emportent-ils ? Mystère, la vie de moine solitaire ne me déplaît plus de trop, on se fait à tout ! Je voudrais bien rester ainsi jusqu'à la fin de la guerre. Il est 22 H.

Jeudi 29 mars 1917

L'église paroissiale est à son tour vidée en présence du pasteur allemand de l'Hôpital : candélabres, ornements sacerdotaux etc, sont embarqués. Certains soldats allemands en sont eux- mêmes honteux. La situation paraît critique. Les Français vont-ils avancer par ici ? Ce matin à 7 H nous sommes partis aux champs comme d'habitude, malgré une violente tempête de neige. A 8 H, les Allemands nous ont renvoyés glacés jusqu'aux os. Je n'ai pas encore reçus de nouvelles de Pierre et ignore s'il est encore à Novy.

Vendredi 30 mars 1917

Le mauvais temps persiste. Le canon est aussi de la partie et ce soir, vers 18 H, ce n'est qu'un roulement sans fin. A 15 H, j'ai pu aller au journal. Le libraire de la "Feldbuchandlung" qui a des accointances avec Cécile Bonhomme, a pu aller voir à Pont Maugis. Il m'a dit que tous les émigrés de Warmeriville dans les Ardennes se portaient bien, y compris ceux de Yoncq.

Il devait venir me voir vers 20 H 30 pour plus de détails mais il est 21 H et il n'est pas encore venu. Je voudrais bien le revoir, car il projette de retourner à Pont Maugis dans 15 jours. Je voudrais lui donner une lettre pour la famille et aussi avoir des précisions sur sa vie à Yoncq. Ce matin à 7 H, nous sommes partis à 5 hommes décharger des charrues brabant évacuées du front. Nous les avons laissées dans le "Reparatur-Werksatt" maintenant vidé de son outillage qui a été embarqué à Neuflize. Nous n'avons été libérés qu'à 14 H 30, tout trempés de pluie et de neige à la maison. J'ai pu entrer à la librairie comme dit ci-dessous.

22 h 30

Le libraire vient enfin de venir. Il me quitte à l'instant et m'a raconté la vie des émigrés à Pont Maugis : ils manquent de tout, mais surtout de nourriture et sont très mal logés. Il m'a promis d'y retourner dans 8 jours et d'emporter un colis de vivres et une lettre pour Yoncq. Il m'a dit avoir vu Papa auquel il n'a pas pu causer, Papa étant accompagné d'un soldat. Il a aussi entrevu Maman derrière une fenêtre aux vitres cassées.

Ici s'achève mon journal car le lendemain samedi 31 mars, j'étais embarqué pour Neuflize, abandonnant chien, poules et lapins. Notre maison est désignée comme nouveau siège de la "Kommandatur", c'est ce qui explique pourquoi elle a été épargnée du pillage !

Souvenirs de la guerre 1914-1918 selon Thérèse née le 15-09-1908

1914 - Premier souvenir : Grandes manœuvres - Armée française

Logée dans la ferme Pocquet, non loin de chez nous : incendie provoqué par une lampe "tempête" renversée par mégarde, la paille a pris feu, la ferme ensuite. Le lendemain matin nous sommes allés voir cela, Marie nous tenait par la main, je sens encore l'odeur d'incendie, une vache carbonisée couchée sur le flanc.

Août 1914 - Déclaration de guerre : brutale, le matin en allant chercher le lait, on trouve toutes les femmes qui pleurent et se lamentent sur les trottoirs. Petite, je ne vois pas les visages et mon souvenir s'arrête à peu près à la hauteur de la ceinture de leur tablier noué à la taille. "Pauvres enfants", disent-elles je me demande pourquoi "pauvres enfants". Il n'y a encore rien de changé pour moi. Puis c'est la panique, on apprend qu'ILS sont en Belgique, où ILS commettent des atrocités, on décide alors de fuir vers Reims par la traverse de Lavannes, Gabriel pousse tout le monde : "Dépêchez-vous, ILS prennent tous les jeunes gens, ILS leur coupent les mains. Papa et Maman activent les derniers préparatifs sommaires, la voiture d'enfant, à roues très hautes dans laquelle on a entassé tout ce qu'on a pu, on n'avait pas, à ce temps là l'habitude des campings et pique-nique. J'ai dans les bras un paquet de sucre en poudre crevé dans un coin, le sucre glisse sournoisement. Je ramasse ce qui passe par le petit trou et je le mange. Quelqu'un me dit "Jette-le Thérèse, tant pis", mais je ne le jette pas. Arrivés à Lavannes vers le soir, nous sommes accueillis par une très brave femme. Encore "les pauvres enfants" Je commence à comprendre, mais elle est si gentille, les grands vont coucher je ne sais où, Maman nous installe tous dans une chambre de cette dame, je ne sais plus s'il y a d'autres enfants avec nous. Les lits sont garnis de guipure blanche, nous sommes plusieurs dans le même lit, éclairés par la lampe Pigeon de Maman, qui nous suivra partout. Et une fois installés, Maman revient encore une fois se pencher à la porte avec la brave femme. "Ah, elles dorment maintenant (Marie, Marcel, Thérèse, Claire, née en 1913), les pauvres enfants". Le départ pour Reims le lendemain matin [---]

Je devais dormir debout, je ne m'en souviens pas. Je vois seulement comme un grand atelier de plain pied avec l'extérieur. Maman (seule mère à avoir pensé à ses enfants pour : lampe alcool casserole à bouillie, lampe Pigeon et couverts) prépare la bouillie nous donne la

becquée à tour de rôle, les autres mères attendent les ustensiles de Maman. Je ne vois que ce qui est à ma taille : les femmes assises, les jambes des hommes qui vont à droite et à gauche.

Nos Parents étaient copropriétaires (avec les frères de Maman), d'un immeuble à Reims. Ils nous conduisent donc tous vers cet immeuble. Les locataires ont pris la fuite eux aussi, et la porte est fermée. Papa se rend donc à la Mairie de Reims avec l'espoir de faire ouvrir la porte, les pouvoirs publics refusent. Ce qui se comprend, il s'agit d'une propriété privée. Papa cherche vainement du bout de sa canne à ouvrir la porte, dans l'espoir de pouvoir abriter là toute sa tribu. Il faut y renoncer et on revient tous vers l'abri Harmel. Là, on apprend que les routes sont coupées par la contre-offensive des Français. Il faut rebrousser chemin et réintégrer Warmeriville.

On nous installe, nous les enfants, dans de grands chariots, assis, les jambes pendant au dehors du chariot. Un homme passe, Maurice ou Léon Harmel, disant: "Il faut mettre une bâche sur les jambes des enfants, pour qu'ils n'aient pas froid. Un autre survient, je crois que c'est M. Léon : "Il ne faut pas laisser les enfants là, ils risquent de tomber, on nous déménage donc, après je ne sais plus. Ce départ n'avait pas été préparé, rien de prévu, les Allemands étant passés par la Belgique, malgré les accords. On avait ouvert la cage des serins pour leur rendre la liberté, avant de partir pour Lavannes.

Arrivée des Allemands à Warmeriville : ILS défilent en rangs serrés devant notre maison, tous répètent : "Nach Paris, "Nach Paris, et ils y croient. Il fait chaud, mais sont exténués, l'un d'eux s'effondre devant notre porte. Papa et Maman toujours bon cœur, sortent un fauteuil d'osier sur le trottoir pour l'y faire asseoir, Papa va chercher une bouteille de cognac et en verse un petit verre pour le faire absorber au soldat épuisé. L'officier allemand arrête Papa du geste et l'oblige à boire lui-même le petit verre.

Maman murmure scandalisée : "Oh il croit qu'on veut empoisonner le soldat". Quand Papa a bu, alors seulement l'officier allemand le laisse offrir le petit verre au soldat. Très vite, les Français passent à la contre-attaque et bombardent la région, Warmeriville, mais surtout l'usine Harmel : objectif de guerre. Or à dessein ou non, les Allemands ont installé un camp de barbelé, avec quelques baraques où sont cantonnés des prisonniers civils venant du Nord de la France. J'entends les grands dire que l'on bombarde vers l'usine, ces prisonniers sont très exposés, ils courent d'un point à l'autre du camp, sans savoir où s'abriter.

Un jour, au cours d'un bombardement, nous en voyons arriver trois, avec une sentinelle, l'un est blessé au pied, ses deux camarades le portent en "chaise à porteur" avec leurs mains. Ils semblent très fatigués: le blessé saigne beaucoup. Papa et Maman les aperçoivent d'une des fenêtres de la salle à manger. Ils se précipitent vers la porte du chartil pour les faire entrer un peu. Moi, horrifiée par la vue du sang qui coule abondamment de ce pied déchiré par un éclat d'obus, je crie: "Oh non Maman, pas ici, ne le fais pas entrer ici", "Tais-toi donc grande sotte, et ce pauvre garçon qui est blessé, tu n'as pas honte?". Ses camarades étaient très fatigués. On installe le blessé sur LE FAUTEUIL, le même toujours, cuvette, pansement sommaire. Le chien "Cartouche" (chien trouvé et recueilli par Gabriel) Le chien s'approche, flairant le sang, j'entends le blessé dire: "Attention au Kein". Je ne connais pas cet accent, accent du Nord je crois.

Les hommes repartent vers la mairie, où un poste de secours est installé. Avant l'arrivée des Allemands, toutes les femmes du village se réunissaient sous les tilleuls de l'usine, pour faire de la charpie. Les enfants tiraient des fils aussi et roulaient des bandes. Pendant les bombardements (les tirs au canon plutôt), nous étions à la maison. Les Allemands eux, se mirent à construire un abri sous-terrain dans la ferme Mathias creusant puis recouvrant leur abri avec du fumier, de la terre etc. Un jour un soldat allemand est venu à la maison, disant que nous ne devions pas rester là et qu'il fallait s'abriter sous leur propre abri. Papa était souvent à l'usine, Maman s'inquiétait pour lui, car l'usine était visée. Par la suite, quand les soldats français envoyaient leur premier obus sifflant, sans éclater, pour avertir les populations françaises de s'abriter, nous partions rapidement chez Mathias où d'autres civils se tenaient aussi.

C'est au moment de franchir la porte du couloir qui donnait sur le perron que quelqu'un a crié "Et la petite?". Quelqu'un a dit "Partez vite, je vais la chercher". Jeanne née le 21 mai 1915 devait avoir à peu près 1 an, cela devait donc se passer en 1916, elle apprenait à marcher. Le sol était envahi par l'eau, un soldat actionnait une pompe entre deux obus, Jeanne voulait marcher. Ils rentraient des planches, des caillebotis, pour lui permettre de marcher au sec. Ils lui tendaient les bras (pensant à leurs propres gosses) elle avançait vers eux, mais avant de les atteindre elle faisait demi-tour. Ils étaient tous attendris et montraient les photos de leurs enfants.

Un jour nous avons vu des soldats français prisonniers qui passaient dans notre rue. Tout de suite nous sommes allés prévenir nos Parents et Maman cherchait ce que l'on pourrait bien leur donner.

Elle a trouvé un pain de sucre dans un placard, nous avons couru après les prisonniers, mais les sentinelles faisaient des barricades avec leur fusil pour nous empêcher d'approcher. Je me suis glissée sous le fusil pour tendre le pain de sucre à un soldat. Puis il y en a eu qui sont restés quelques jours dans les caves de l'usine Harmel. Après leur départ, les garçons se sont faufiletés avant le nettoyage, pour ramasser les débris de journaux français, des petits drapeaux tricolores, (nous étions sans nouvelles de la guerre). Gabriel en a rapporté le plus possible, et le soir, à la maison, portes closes, Papa et les grands rassemblaient les petits morceaux de journaux pour essayer de lire les nouvelles de la guerre. Mais Gabriel a commis l'imprudence d'en sortir de sa poche et de les lire dans la rue, un officier allemand l'a suivi lisant dessus son épaule. Résultat : perquisition à la maison, fouilles de la cave, recherche d'un téléphone clandestin en soulevant tous les oignons de fleurs etc. J'étais terrorisée, mais il n'y avait rien de suspect à la maison.

Un libraire allemand s'était installé chez les Dufresnois, tout près de chez nous, il avait en vitrine des têtes de toutes les races du monde. A la petite classe, chez Harmel, il y avait un Allemand qui nous donnait des leçons d'Allemand, nous avions droit à des crayons noirs blanc rouge, des cahiers, etc. Un jour un aumônier allemand auquel Melle Joséphine (notre maîtresse de classe) et ses compagnes avaient fait une démonstration des résultats de leur méthode de lecture, on a fait lire Emilie, qui devait avoir 3 ans 1/2 et qui lisait couramment l'Allemand était stupéfait et aurait voulu donner un bonbon à "Milie", mais Maman nous avait appris à ne rien accepter des soldats, elle a donc refusé. Il a insisté tournant le dos, et les mains au dos, tendant le bonbon, rien à faire. Il était surpris et un peu vexé.

Ceci se passait non pas dans la salle de classe (l'asile) mais au cours d'une récréation, vers les cuisines des "Demoiselles" comme nous appelions les sœurs sécularisées qui nous faisaient la classe. Comme tous les jeunes gens de 15 ans et plus, Pierre, Gabriel et Adrien furent réquisitionnés. Pour faire quoi ? Je me souviens seulement que Pierre travaillait à l'abattoir, car les Allemands avaient organisé le village en centre producteur. Chaque matin, les garçons partaient très tôt, pour l'appel, puis étaient ensuite répartis dans le village, pour assurer les corvées.

Le gros souci de nos Parents : mettre leur nichée à l'abri des dangers et de la faim. Pierre rapportait chaque soir, des langues de moutons que les Allemands dédaignaient encore à l'époque, du gras de mouton aussi. Maman salait les langues, faisait de la choucroute avec des choux blancs chapardés aux Allemands, des bougies avec la graisse de l'abattoir. Salaison des haricots verts, bref on préparait les provisions en prévision de jours plus maigres.

Papa encourageait Maman à le faire disant nous manquerons de tout, il fallait faire le plus possible de conserves. Les Allemands installés dans les maisons de ceux qui avaient pu fuir avant l'arrivée des Allemands, ceux qui étaient chez Mathias entre autres, avaient installé l'électricité, installation rudimentaire. Gabriel qui était un débrouillard avait réussi à faire un branchement clandestin, et nous avions ainsi la lumière, qui n'avait pas encore fait son apparition à Warmériville en 1914. L'éclairage se faisait au pétrole et le pétrole manquait depuis la guerre. Mais un soir [---] et a constaté que nous avions l'électricité. Il fallut détruire le branchement devant lui. L'armée allemande ne faisait que passer, quelques jours après, Gabriel a rétabli l'électricité, mais nous nous en sommes servis avec un peu plus de précautions.

Nous allions à l'école, Emilie et moi, les maitresses, Melle Joséphine, Marie (2^e classe) et Duménil (la grande classe où était Marie). Le dimanche, Marie partait à la réunion des Enfants de Marie je crois. Par la suite, réquisition des locaux, réduction du personnel enseignant. Les classes furent transférées au-delà du pont, dans l'école de garçons. C'était plus près de la voie ferrée. Des planches avaient été appliquées aux fenêtres pour les protéger et arrêter les éclats d'obus. Finalement, les bombardements s'intensifiant, nous avons cessé d'aller en classe, c'était trop dangereux. Je n'ai pas les dates en tête, mais je me souviens qu'un soir Pierre est rentré le premier disant : "Je pars en colonne, Gabriel aussi".

Les Allemands réunissaient en effet les jeunes gens et en formaient des colonnes de jeunes travailleurs qu'ils emmenaient ailleurs ou en Allemagne. Il y en avait à Warmeriville qui venaient du Nord je crois. Maman était atterrée à l'idée de voir partir ses grands garçons. Mais quand Adrien est rentré, il a expliqué ce qui s'était passé. A l'appel du matin, les Allemands avaient signifié à certains jeunes gens qu'ils étaient sur une liste de partants : Gabriel et Adrien étaient désignés, mais Pierre s'est alors avancé disant aux Allemands : "Mon frère est trop jeune, prenez-moi à sa place". Le changement fut effectué sur la liste sur le champ. C'est donc Gabriel et Pierre qui furent expédiés on ne savait où. Maman et Marie leur avaient confectionné de grands sacs de coutil avec des bandes pour porter sur le dos. Les sacs furent remplis, ils sont partis. Je me souviens qu'un soir, ils sont revenus en cachette, à pied par les bois. Ils devaient être à Neuflize où le brave curé les groupait le dimanche et les faisait chanter. Ils sont repartis Maman était inquiète et leur disait : " Dépêchez-vous, dépêchez-vous, s'ils vous trouvaient sur la route". Par la suite, ils ont dû être séparés. Il me semble que Pierre était à Corny. Les bruits d'une évacuation probable commencèrent à circuler. Ce fut une évacuation des populations civiles, bien préparée, mais on ne pouvait emporter grand' chose. C'était en 1917 je crois, en hiver. Il faisait très froid.

Cette évacuation fut organisée par les Allemands, donc pour des régions qui étaient également occupées, mais un peu plus éloignées du front de Champagne. Partis par le train de Warmeriville, nous avons été dirigés sur Raucourt (Ardennes). Nous étions convoyés par des sentinelles qui devaient avoir une liste des familles à déposer dans diverses localités à Raucourt, nous sommes tous descendus du train, il faisait déjà nuit, et c'est dans des chars à foin que nous avons été entassés. Une femme s'était assise sur mon pied, je le sentais s'engourdir et n'osait pas le dire. Surpris par l'accent des paysans qui conduisaient les chariots : "Serrez les freins" On entendait ces cris à chaque descente, car la route était escarpée. En route il fallut stopper : une petite vieille femme dont j'ai oublié le nom était restée accrochée aux branches par son grand châle noir. C'est à ce moment-là que j'ai pu dégager mon pied, nous étions entassés comme du bétail.

A chaque village, un contingent descendait, il y avait des noms qui circulaient, personne ne savait très bien où nous étions. Nos Parents eux mêmes ne devaient pas connaître toutes ces petites localités. Nous avons fait partie du dernier contingent, qui fut descendu à Yonq. Arrivés en pleine nuit, le chariot s'est arrêté à l'entrée du village devant une maison occupée par des Allemands, la maison des dames Beauvarlet, comme nous l'avons appris ensuite. Nous avions froid, faim, nous tombions de sommeil. Papa réclamait le Maire à haute voix, les voisins se sont éveillés petit à petit, j'entends encore Papa dire "Mais enfin, il n'y a donc pas de Maire dans ce village ?". Mais le Maire ne se montrait toujours pas. Quelqu'un du village ou du contingent est allé le chercher, il est tout de même arrivé, c'était un tout petit homme timide, affolé devant l'arrivée de ces réfugiés qui allaient lui compliquer l'existence.

Je dois préciser qu'avant de quitter Warmeriville, Maurice Harmel ou Léon Harmel avait recommandé à toutes les familles de se munir de civières qui devaient à la fois servir au transport des malades, des vieillards et des enfants, transport des bagages, et me éventuellement, de lit. Papa en avait donc fait faire une collection avec le couteil de M.Haton. Cet industriel en couteil avait fait la connaissance de Papa au cours d'une réunion d'affaires. Charmé par l'énergie et le dynamisme de ce jeune Théodore. Connaissant ses charges de famille, il avait pris l'habitude de lui envoyer chaque année un énorme colis de plusieurs pièces de couteil. Maman en faisait des pantalons pour les garçons, des tabliers pour la cuisine, etc. Ce couteil était d'une solidité à toutes épreuves.

Il fut utilisé pour en faire des musettes proportionnées aux tailles des porteurs et des civières. Bien entendu les civières faisaient partie du convoi. Les soldats, qui devaient être bien au chaud en train de manger, sont sortis quand ils ont entendu les chariots.

Ils ont tendu les bras aux enfants et les ont fait entrer auprès de leur fourneau. Puis une chambre nous fut allouée au 1er étage, eux étaient au rez-de-chaussée. Il y avait un lit, nous étions neuf : Papa, Maman, Adrien, Marie, Marcel, Thérèse, Milie, Claire et Jeanne. Les civières furent montées, un matelas fut placé par terre, mais nous n'avions rien de chaud. Mais un coup à la porte, c'était un soldat allemand qui nous apportait une grande coquille de soupe, tandis que les habitants du village se terraient dans leurs maisons, effrayés à l'idée de ces réfugiés qui venaient vivre sur le village, alors qu'ils n'avaient que très peu de ressources. Réveil le lendemain, il faisait très froid mais pas de pluie notre surprise d'entendre les enfants du village parler leur patois ardennais, "niche" pour sale, "moult" pour beaucoup etc. Dans la maison en face, habitait une famille les Donchery avec rien que des filles : Renée et Hélène qui étaient à peu près de l'âge de Marie et Irène et Marie.

La maman était toute petite. Ce furent nos premières connaissances. Puis une maison a été mise à notre disposition. La propriétaire était partie depuis le début de la guerre dans ce que nous appelions "La France", maison située à mi hauteur d'une côte. Le puits se trouvait tout en haut de la côte. Marie et Maman devaient aller chercher l'eau tout en haut car l'eau courante n'existait pas alors. Les Allemands avaient utilisé cette maison pour y entreposer des pommes de terre en vrac. Une pièce du rez-de-chaussée est restée longtemps occupée par ces pommes de terre dont nous manquions tellement. On entrait dans la maison par un tout petit vestibule qui devait servir à laisser les sabots, puis une pièce où il y avait une alcôve. La pièce à droite était celle des pommes de terre. Dans le fond, deux portes, une qui conduisait en haut et à la remise, l'autre à la cave.

Par la suite, Adrien et Marcel ont entrepris l'élevage des lapins, des escargots et le bois octroyé par la .Municipalité, à chaque famille chaque année la mairie met à la disposition de ses habitants du bois sur pied, tous les hommes du village vont "faire" ce bois et ensuite, il est réparti entre les habitants. Pour les pommes de terre, nos voisines, les Allemands venaient en chercher [---]. Eux-mêmes souffraient de la faim et se ravitaillaient discrètement, si bien que lorsqu'ils durent livrer les fameuses pommes de terre, il en manquait pas mal. La bascule était installée dans la cuisine, entre la porte de la cave et la porte donnant sur la remise. Un Allemand vérifiait le poids des sacs qui devaient être au nombre de X pour atteindre le poids et le nombre de sacs exigés. Ils mettaient de la terre clans le fond de chaque sac pour remplacer ce qui manquait. Les pommes de terre parties, ce fut une chambre de plus, mais elle a senti longtemps la pomme de terre. Dès notre arrivée, les hommes femmes et jeunes gens furent réquisitionnés.

Papa et Adrien faisaient partie d'une équipe chargée de déterrer, d'identifier et de mettre en bière, les soldats tombés au début de la guerre, et qui avaient été enterrés sur place, dans les champs, hâtivement après la bataille. Ils partaient le matin et rentraient harassés le soir, après un maigre casse-croute sur le terrain, sans même parfois pouvoir se laver les mains. J'ai entendu Papa et Adrien parler de leur travail de la journée, dans certains endroits, ils retrouvaient les soldats dans un état de conservation presque parfait, grâce à la glaise (argile) dans laquelle les corps avaient été enfouis. Je crois que ces heures sont restées toujours gravées dans l'esprit de Papa. J'étais trop jeune pour le réaliser à l'époque, mais je le comprends maintenant.

Marie et Marcel travaillaient aux champs à la batteuse, suivant les saisons. Par la suite, Maman malade. Papa a obtenu que Marie reste à la maison. Nous voyions les femmes partir avec leur outil sous le bras, pour couper les chardons. Marcel gardait le bétail qui arrivait de je ne sais où par troupeaux entiers. C'était le ravitaillement de l'armée allemande. Marcel, avec les garçons de son âge, allait soit faire paître le bétail, soit garder et entretenir les étables, chez les Jesson entre autres. Il y avait des bœufs des buffles, de petits bœufs roumains presque blancs.

Puis Papa a travaillé aux champs, on le voyait passer avec un attelage de bœufs et la charrue, Papa qui aimait les bêtes, disait : "Tire mon gros". Pas d'école pour nous, bien sur, nous passions toutes nos journées dehors, ou dans les maisons abandonnées. Bien souvent, nous allions retrouver Marcel dans les prés et nous cherchions des pissenlits ou des escargots. Un jour, Marcel qui était de garde à l'étable est rentré horrifié. Alors que tous les jeunes bœufs étaient au pâturage, l'un d'entre eux est arrivé à l'étable tout seul, soufflant, n'en pouvant plus, et ayant l'air de souffrir beaucoup. Marcel s'est approché du bœuf et, après l'avoir examiné, il s'est aperçu que la pauvre bête avait été lardée de plusieurs coups de couteau dans le ventre, et perdait son sang, façon bien sauvage de se venger des Allemands. La pauvre bête est morte dans la nuit je crois.

Pas de nouvelles de Pierre ni de Gabriel qui furent séparés pendant un certain temps. Maman malade, un aumônier allemand est venu lui apporter la communion, elle était couchée dans l'alcôve de la pièce principale, celle par laquelle on entrait. Papa a parlé de Gabriel et Pierre à cet aumônier en lui demandant s'il pourrait obtenir des nouvelles et aussi, pour que Gabriel et Pierre soient regroupés dans le même camp. Par la suite, une carte de cet aumônier nous est parvenue précisant seulement : "Ce que vous désiriez a été réalisé..." Il ne pouvait dire plus, risquant des représailles.

Un morceau de terrain nous fut alloué, au-delà de la voie ferrée, après le pont canard, toute la famille y travaillait, mais surtout Adrien et Marcel. Ils allaient garder les légumes le soir pendant les quelques jours qui précédaient la récolte et quand ils rentraient affamés, Marcel cherchait à manger dans le buffet vide en ronchonnant, Papa lui a dit un soir: "Tu sais bien qu'il n'y a rien". Maman pleurait en silence. Adrien aussi a été très malade, Maman lui faisait des enveloppements. Puis moi aussi : après une chute sur les cailloux en descendant la petite ruelle qui conduisait à la fontaine, le genou écorché, j'ai eu une série de boutons sur les jambes et aux fesses, Maman me conduisait à l'infirmerie où un infirmier allemand m'arrachait les croutes, cela me faisait beaucoup de mal. Un médecin allemand venu à la maison pour Maman en me voyant a dit : "Madame il faudrait la paix et ce sont ceux qui en ont le plus besoin qui ne la veulent pas." Maman était outrée : "Comment nous ne voulons pas la paix, mais nous ne demandons que cela".

L'hiver fut très rude mais quelle joie pour nous de découvrir la neige, les "sellettes" avec lesquelles les enfants "dégringolaient" c'était juste devant notre maison qui était située à mi-pente d'une assez longue côte. Les garçons nous avaient fabriqué des "sellettes" de fortune avec lesquelles nous imitions les enfants du village. Jeanne, trop petite une simple cuvette en tôle émaillée clouée sur une planche et elle se laissait glisser sur le bord de la route, c'est à dire sur le caniveau gelé. Papa et Adrien rapportaient tout ce qu'ils pouvaient soustraire aux Allemands pour notre alimentation: Betteraves fourragères, blé, seigle ou avoine. Papa avait fait des trous à ses poches de pantalons et ses pantalons étaient serrés dans le bas par des bottes. Il glissait les céréales dans ses poches, nous guettions son retour à la fenêtre et Maman impatiente de savoir si elle aurait de quoi nourrir sa nichée, de nous dire : "Regardez bien si Papa a les "gros genoux". Il y avait un moulin à café tout en métal blanc avec lequel Marie écrasait les grains, c'était très dur, puis elle nous faisait du pain. C'était elle aussi qui descendait à la fontaine pour laver le linge de toute la famille. Pendant un moment, nous n'avions qu'une chemise, et il fallait dormir sans chemise le soir où Marie les lavait. Elle partait avec son paquet de linge à laver et une boîte à laver munie seulement de trois côtés, garnie de paille, et sur laquelle les femmes s'agenouillaient pour se trouver à la hauteur de l'eau de la fontaine.

C'était la coutume des Ardennes et de la Champagne, car depuis j'ai vu bien des fontaines à laver dans le Midi, mais les femmes s'y tiennent debout, et le bassin est à une hauteur raisonnable. Nous, les enfants, sans école, nous courrions en liberté, et suivant la saison, allions retrouver soit les femmes aux champs, soit à la batteuse qui était installée sur une petite place près de l'église non loin de la maison.

Les femmes devant une espèce d'établi équipé d'une grande pince destinée à couper les fils de fer aux dimensions des bottes de paille, mais la batteuse était un voisinage dangereux pour nous, et les grandes personnes nous envoyaient ailleurs. Le village était commandé par un soldat de 1^{ière} classe, violent brutal et vulgaire. Il avait une grande tâche de vin sur un œil, les femmes l'avaient surnommé "Le balafré", il le savait et haïssait tout le monde. Un jour il a traité une femme de "vache". Tous les habitants étaient scandalisés. Les Allemands qui manquaient de tout avaient ordonné le ramassage des orties pour utiliser les fibres et en faire du tissu pour l'armée. Ils ont même fait des fibres de papier. Chaque famille devait en fournir tant de kgs (d'orties). La Croix Rouge avait organisé un système de ravitaillement pour les civils des régions envahies mais les Allemands en prélevaient une grande partie pour eux. Il y avait un peu de vêtements, chaussures et de l'alimentation, quelques fois un peu de lard que Maman et Marie utilisaient pour la cuisine, mais lors des distributions le dimanche suivant, en rentrant de la messe, c'était la réjouissance : Maman nous faisait griller un peu de lard que nous mangions avec le "pain mastic". Il y avait en effet messe tous les 15 jours. Le Curé venait à pied de La Besace.[---]

Papa se faisait aussi beaucoup de souci pour Claire qui était en âge d'apprendre à lire. Pas de méthode de lecture, il avait trouvé une ardoise et à la craie, il y traçait les lettres de l'alphabet. Nous nous jetions sur les livres des enfants du village, presque tous plus ou moins illettrés et qui étaient bien heureux de nous trouver, Milie et moi, pour leur faire la lecture. Claire écoutait et retenait tout, si bien que lorsqu'elle avait le livre d'images en mains, en voyant les images, elle récitait le texte qu'elle nous avait entendu lire. Une certaine phrase revenait souvent : "Le soleil pique et tape dur". On voyait un soleil dans un ciel et un homme qui s'épongeait le front. Il y avait aussi "Azor" dressé pour rapporter le parapluie à la maison de ses maîtres, ces derniers voulant faire une démonstration devant leurs amis, avaient confié le parapluie à Azor qui l'avait rapporté fidèlement à la maison, mais un orage est survenu et Azor ne savait pas aller rechercher le parapluie, l'image nous montrait ses maîtres dégoulinants d'eau sous l'orage, etc... .

Papa nous faisait la lecture à tous aussi le soir, devant la porte de la cuisinière qui éclairait la pièce, on y plaçait des baguettes de bois qui flambaient et donnaient un peu plus de lumière. Pour l'éclairage, les garçons avaient découvert, après le passage des allemands, qui étaient changés souvent, des lampes à carbure, pas toujours en bon état mais qui rendaient bien service, le carbure trainait aussi un peu partout et nous en ramassions à l'occasion. Quand le bec de la lampe se bouchait, cela faisait une grande flamme et du bruit, j'avais très peur. Mais il fallait observer le couvre feu et éteindre très tôt.

Pour le chauffage de la cuisine, cela allait à peu près, car la Commune allouait à chaque habitant (chaque foyer) une certaine quantité de bois à faire sur la forêt communale. J'écris "alloue" car cette tradition est toujours maintenue de nos jours. Adrien et Marcel et même Papa allaient à la forêt du village et coupaient et débitaient les arbres. Ensuite le bois était ramené au village à l'aide des chariots et des chevaux. C'est surtout Adrien et Marcel qui étaient chargés de le débiter à la maison. Ils nous appelaient pour nous faire asseoir sur la bûche placée sur le chevalet, afin de l'y maintenir, c'était une tâche qui ne me plaisait pas, car s'ils se réchauffaient en sciant, moi, assise sur ma bûche, j'avais bien froid, surtout que nos vêtements n'étaient pas très chauds.

J'étais chargée du petit bois, pour l'allumage de la cuisinière qui nous servait aussi de moyen de chauffage pour la pièce de séjour. Je devais en préparer chaque jour une petite caisse, Milie partageait cette tâche avec moi. Je me souviens qu'un jour, cela devait être un dimanche après-midi, Papa nous faisait la lecture, il s'agissait d'un livre qui parlait de la France envahie par l'ennemi en 1870 je crois. Papa qui était très émotif du fait de sa sous alimentation, s'est interrompu au milieu de sa lecture, pris par les larmes à la pensée de la France encore envahie. Maman le consolait comme elle pouvait, lui caressant les cheveux nous étions consternés. Maman le consolait comme elle pouvait, lui caressant les cheveux nous étions consternés. Nous allions aussi très souvent, vers la fontaine du côté du "Pont Canard" pour pêcher les "chabauds" à la fourchette, on en revenait régulièrement avec les pieds et le reste trempés.

Mais un jour, nous avons eu l'impression que "cela allait finir". Les Allemands semblaient très inquiets et prenaient des dispositions pour se retirer. Nous n'avions pas de nouvelles mais certains signes nous permettaient de penser que la fin approchait. Je ne sais plus lesquels, je nous revois installés dans l'Eglise d'abord, puis dans les caves des habitations. La nôtre était voutée et promettait de résister. Nous nous y sommes donc installés, avec les matelas, nous y dormions, puis une nuit nous avons entendu des pas pressés, des courses, et les Parents ont dit : " Ils s'en vont, Ils battent en retraite" Le lendemain matin, quelques jours avant le 11 novembre 1918, nous sortis pour voir et constater que le village était vide d'Allemands. Nous regardions vers Flabat (je crois) et tout d'un coup, dans les [---] distinguer des soldats qui s'avançaient.

Papa, en raison de son âge avait été incorporé dans les territoriaux et son poste était tout simplement à la gare de Warmeriville, mais très vite et à cause de sa famille nombreuse (8 enfants en I4) il avait été éliminé du nombre des mobilisés. Je suppose qu'il avait dû reprendre ses fonctions à l'usine Harmel filature de laine. En août 1914 lorsque, devant l'approche des Allemands, nous nous sommes sauvés à Reims, nous avons été obligés ensuite de revenir à nous et quelques autres, mais certains avaient réussi à passer avant la contre attaque des Français. Renée Embry notre cousine, en était avec son frère Henri et ses Parents. J'en ai reparlé avec elle quand je l'ai revue il y a quelques années à Aix. Ceci leur a permis de vivre "en France" comme nous disions, alors que nous, nous sommes restés toute la guerre en zone occupée.

Au moment du repli des Allemands, les habitants de Yoncq envisageaient l'exode, craignant des batailles entre les Allemands et les Américains. On venait consulter Papa, je vois encore la scène : un voisin nommé Percheron, les pieds calés sur deux marches de la cave "voûtée" ('qui devait nous assurer une protection plus efficace) et avec l'accent ardennais : "Partons-nous ou n'partons-nous point ?". Nous ne sommes pas partis, c'eût été de la folie. Nous avons campé pendant plusieurs jours dans l'église sur le toit de laquelle, suivant les conseils de Papa, les garçons dont Adrien, avaient étalé un grand drap blanc, et petit à petit chacun a repris sa place dans sa demeure. Les Américains, on les voyait arriver, les guettant comme les chamois dans la montagne, ils couraient en file indienne, descendant les sentiers de Flabat vers Yoncq. Nous étions tous groupés dans le bas de notre rue et très vite, ils sont entrés dans le village. Papa a embrassé le premier soldat, tout le monde était très ému, mais très vite les Parents nous ont fait rentrer, craignant une contre attaque des Allemands. Premier objectif des Américains : la fouille du village. Deux grands nègres, un revolver dans chaque main, s'assuraient qu'il n'y avait pas de soldats allemands cachés quelque part.

Il trainait beaucoup d'objets hétéroclites dans les rues. Un jour, Milie avait dans les mains un objet de la forme d'un gros œuf, nous trouvions cela beau, cela ressemblait un peu à un jouet. Un nègre s'est approché pour le lui enlever doucement c'était une grenade, et ces bons nègres précisément fouillaient partout pour récupérer tout cela, y compris les détonateurs, dont on nous avait appris à nous méfier, cela ressemblait à des crayons en cuivre.

Puis les Américains partirent, continuant à pourchasser l'envahisseur, laissant derrière eux quantité de marchandises, matériel de toute sorte, que chacun récupérait pour son propre ravitaillement.

Ce fut ma première grosse déception car je croyais que les Américains étaient venus à notre secours gratuitement, mais les adultes étaient scandalisés par ce gaspillage intempestif. Ils laissaient tout sur place : boîtes de conserve, rasoirs objets de toilette, etc, et j'ai entendu les grands dire : " C'est nous qui paierons tout cela", j'ai dit : "Comment, nous allons payer les Américains d'être venus à notre secours ? Je croyais qu'ils étaient venus pour nous sauver avec tout leur cœur".

Des chevaux blessés étaient restés dans les prés. Nous les enfants, nous allions leur porter à boire. Puis les cultivateurs se sont mis d'accord pour prendre les chevaux, les soigner et les utiliser pour les travaux agricoles. Parmi les chevaux, il y avait une mule - blessée à la patte arrière, au pliant du sabot, personne n'en a voulu. Elle était rétive, on ne pouvait pas l'approcher. C'est Adrien qui a voulu s'en occuper et la ramener chez nous. La maison comportait 2 entrées : une espèce de couloir couvert mais sans porte, qui conduisait vers les remises, et la porte d'entrée de la maison. Adrien a donc préparé une place dans la remise pour la mule, il a construit un bas flanc, un râtelier, et à l'aide de quelques hommes du village, dont M. Geisson, le forgeron du village (le grand père du fils Bonnefoy Armand), il a pu faire entrer la mule dans son nouveau domaine. Ce ne fut pas facile, la bête blessée se débattait. Les hommes ont réussi à l'immobiliser dans le couloir, je revois encore la scène, ils ont soigné la plaie, et la bête devint plus facile. Adrien l'avait appelée "Loulou". Elle le connaissait très bien et dès qu'il entrait dans l'écurie, il sifflait entre ses dents, Loulou dressait les oreilles et attendait la petite tape amicale. Adrien s'y était très attaché. Puis il s'est décidé à la monter "à cru". Il n'avait pas de selle et je crois bien même que Loulou n'avait jamais fait cela de sa vie, il est allé se promener dans les champs sur sa monture.

Il construisit ensuite une espèce de charrette à 2 roues, avec des planches et un essieu avec roues récupérés ici ou là. Restaient les deux grands dont nous étions sans nouvelles. Je ne sais pas la date de leur retour, mais j'en avais parlé avec Gabriel lors de mon dernier séjour à St-Mesmin, il m'avait expliqué qu'ils s'étaient mis en route, partant de Neuflize vers Yoncq. Mais Pierre a dû faire une grosse grippe (il y a eu une très grosse épidémie à cette époque-là, Papa l'a eue aussi). On soignait à la Terpene. Epuisé, il n'avait pu arriver jusque Yoncq. Gabriel l'a laissé chez des braves gens (tout le monde se rendait service à ce moment-là) qui l'ont soigné et hébergé pendant que Gabriel arrivait à Yoncq pour nous donner des nouvelles. Il est reparti ensuite rechercher Pierre. Je ne me rappelle que d'une chose : nous les attendions et quand nous allions abreuver les chevaux, nous regardions à l'horizon. Un jour, ce n'est pas deux mais trois silhouettes que nous avons aperçues sur le sentier de la colline qui dominait Yoncq.

Nous avions crié : "Les voilà", mais comptant trois nous nous sommes dit : "Ce ne sont pas les deux grands, ils sont trois ceux-là", mais en arrivant à la maison, ils étaient bien là à trois. Le 3^{ème} Charles Debloutz, je crois, les avait rencontrés et s'était joint à eux. Ce Charles Debloutz était le fil d'un ivrogne qui battait femme et enfant lesquels se sauvaient dans les meules de paille pour y dormir quand le père avait des crises de délirium trémens. Maman avait toujours été bonne pour lui et plus tard, Gabriel m'a raconté que lorsque Charles Debloutz parlait de Maman, il avait les larmes aux yeux. Gabriel par la suite, a aidé le maire dans ses écritures Il trainait derrière lui un chien noir, pattes jaunes, nommé Cartouche. Ce chien était allé le retrouver à Neuflize, lorsque les Allemands l'avaient emmené là bas, faisant seul la traversée pour rechercher son jeune maître. Lors d'une visite de Gabriel à monsieur le maire (M. Drouet) le feu chauffait dans l'âtre où grésillaient quelques tranches de lard. Profitant d'un moment d'inattention, le chien flairant le lard a mangé tout. Prudemment, Gabriel a pris congé de M le maire sans rien dire.

Il explorait la campagne. Un jour ayant aperçu un groupe de corbeaux qui planait sur place, se doutant de quelque chose, il s'est approché et a trouvé le corps d'un aviateur Français tombé là depuis un certain temps. Il a fait passer un avis dans la presse par l'intermédiaire de la Mairie. La famille s'est manifestée. C'est le frère qui est venu à Yoncq pour y reprendre le corps de l'aviateur qu'on avait ramené au cimetière du village. Il n'y a pas eu de commentaires devant nous, les petites, mais je [---] avait déjà été vu par quelqu'un, car la plaque d'identité était disparue. Ce frère nous avait précisé que son frère militaire avait refusé de porter le bracelet en fer, cela salissait les manches, donc il n'avait qu'un bracelet d'identité en argent.

Très vite, les industriels où travaillait Papa, à la suite du père de Maman, ont cherché à le joindre pour remettre en marche la filature de laine Harmel Frères qui avait été minée et détruite par les Allemands au moment de leur débâcle, ainsi que beaucoup de maisons du village, dont celle de nos Parents, qui était celle des parents de Maman, et ceci, sans aucune nécessité militaire. Ce fut un gros soulagement pour nos Parents que cette reprise rapide des contacts avec les Harmel, ils se faisaient beaucoup de souci, du fait que l'usine était détruite. Les moyens de locomotion étaient inexistants. Il fallait se déplacer sur les routes à pied et arrêter un véhicule quand il s'en présentait un. Papa fit donc le voyage et reprit très vite son travail : moitié Paris, moitié Warmeriville. Maman était allée trouver le Préfet pour demander à être rapatriée avec la famille. Le Préfet lui a répondu gracieusement : "Madame, on vous rapatriera où et quand vous voudrez". Forte de cette promesse, elle attendait. Après quelques semaines, ne voyant rien venir, elle s'est tournée vers Adrien et sa mule. Nous avions peu de choses, encore fallait-il les conserver.

Maman avec les quelques pièces d'or économisées lentement avant 1914 avait pu acheter des choses dans le village, surtout à la famille Geisson : du linge usagé, quelques ustensiles, etc. Adrien a donc commencé à rapatrier tout cela, il emplissait la voiture et se mettait en route avec son équipage. C'est à St-Lambert (près de Rethel m'a précisé Christine) qu'il faisait étape pour la nuit, dans une maison abandonnée, avec un abri pour la mule et de la paille sur laquelle il dormait. Puis les garçons avec Marie sont rentrés à Warmeriville, cherchant du travail. Marie assurait la marche de la maison. La vieille maison (transformée aujourd'hui en garage) et qui n'a pas été minée par les Allemands, parce que trop vieille. Marie m'a raconté que des chiens enfermés hurlaient à la mort, qu'ils mouraient de faim et qu'avant de les libérer, elle leur avait jeté à manger, craignant d'être dévorée elle-même.

La maison était envahie par les rats, surtout dans le grenier. Les garçons étaient jeunes, il traînait des armes un peu partout et Gabriel nous a raconté qu'ils tiraient les rats au fusil, trouvant cela très amusant. Enfin ce fut notre tour de prendre place dans la charrette pour rentrer à Warmeriville. Je n'avais qu'une idée en tête : arriver pour chercher dans les ruines de la maison la poupée que j'avais dû laisser en partant. Les soucis de nos Parents étaient d'une autre dimension. Le ravitaillement, à peine organisé, les vêtements, il faisait froid l'hiver, la reconstruction de la maison. A la mairie où Papa faisait partie de la Commission de la reconstruction on avait placé Papa en tête de liste à cause de sa famille. Il a refusé et est venu en 5^{ième} position, car tous étaient impatients de retrouver un toit.

Un autre problème : l'école pour les plus jeunes. Pour les grands, ils ne furent pas oubliés : le service militaire. Tout de suite Gabriel et Pierre ont l'ordre de partir. Gabriel au 106^{ième} Régiment d'Infanterie à Châlons sur Marne, Pierre à Belley dans l'Ain, c'est là d'ailleurs qu'il a connu Georges Watrin. Ensuite, Gabriel a fait des stages en Suisse grâce aux Harmel. Pierre, pour lequel Papa avait sollicité la maison Harmel Frères, a refusé, se faisant embaucher à l'entreprise Pellerin-Ballot-Duval, à Bazancourt, où il se rendait en bicyclette, assurant le paiement du salaire des ouvriers [---]. Et il faut bien le dire, souvent des gens qui, à cause de la guerre, avaient perdu la raison. C'était une atmosphère de désordre; de ruine, de boue. Les maisons construites en carreaux de terre, recouverts de crépi, ou en craie brisée, tout cela se transformait en boue sous la pluie, une boue qui collait aux chaussures, les ruines partout, comme ce que l'on voit maintenant à la télévision, c'était une vision de tristesse qui me peinait beaucoup.

A l'école du village où je suis allée me présenter à la maitresse, Mme Latreille, cette dernière m'a répondu : "On te prendra si tu apportes ton banc".

On m'a trouvé un banc fait de planches plus ou moins bien rabotées. Papa a utilisé longtemps un fauteuil en bois construit de cette façon. Il en trainait partout. Je savais lire à la déclaration de la guerre, mais pour le calcul, je l'avais oublié. La classe se faisait dans la salle de la mairie actuelle qui avait été déminée à temps. J'avais 10 ans, on m'a placée avec les petits, je m'y ennuyais beaucoup et tendais l'oreille vers le cours moyen où on enseignait l'histoire et la géographie. Un jour on a dit : "Elle pourrait suivre ce cours-là" et je suis passée dans le cours des "grands" avec le manque de tout ce que je n'avais pas appris et ce n'est qu'en suivant les études de Philippe que j'ai pu récupérer un peu, très peu.

De la mairie, nous sommes passés dans les salles de classe restaurées situées derrière la mairie et qui sont encore en service aujourd'hui. Mme Latreille continuait ses activités aidée (non officiellement), par sa sœur aveugle (qui en savait beaucoup plus qu'elle), c'était donc sa sœur, Melle Marie qui s'occupait des grands, Mme Latreille avait les plus jeunes. Melle Marie écrivait au tableau toutes les leçons d'histoire, de mémoire. Elle prenait comme repère à tâtons, le bord du tableau, de temps en temps elle s'interrompait, posait sa main sur ses lèvres serrées et cherchait dans sa mémoire. Elle était toujours vêtue de noir, robe noire et tablier noir, fichu de laine noir, sabots noirs toujours bien cirés. Nous n'avions pas de livre, pas plus de géographie que d'histoire. Les départements qui n'avaient pas été envahis se sont occupés des départements dévastés. La Marne avait été adoptée par le département du Doubs. Petit à petit, nous avons vu arriver de beaux tableaux noirs, une grande horloge etc, portant l'inscription : Don du département du Doubs.

C'est une histoire VRAIE qu'on devrait conter aux enfants des Ecoles du Doubs, pour leur montrer que la solidarité, cela joue quelquefois. Yvonne est née le 22 octobre 1920. Nous étions encore dans la vieille maison, l'autre à peine terminée, nous avons commencé à aller y dormir, mais pour la journée, nous restions dans la vieille car la cuisine ne devait pas être terminée dans la neuve. Dans le fond de la cour de la vieille maison, un hangar s'était écroulé, le bord du toit touchait le sol, je m'y installais (sur le toit, au soleil quand il brillait) pour apprendre mon histoire, avec "la petite" sur les genoux. C'est également dans la cour que nous préparions de longues glissades quand il gelait, en jetant de l'eau sur le sol. On se balançait dans les ruines, sur de vieux madriers qu'on installait en tas, puis un madrier en travers. J'ai appris à faire du vélo sur un vieux vélo retrouvé dans les ruines, sans pneu et sans selle. Il y avait des colporteurs qui passaient plus tard bien sûr. Des marchandes de dentelles, de lacets etc, des enfants avec des singes, mais tout cela devait se passer après 1919-1920.